

# LA CLEF DE LA SCIENCE

Par le docteur Brewer.

(Traduit de l'anglais.)

LETTRE D'UN ONCLE A SA NIÈCE.

Te souviens-tu, ma chère Léonie, du nom qu'on te donnait quand tu étais petite fille, et il n'y a pas bien longtemps de cela ? On t'appelait *mademoiselle Pourquoi*, et ta bonne mère, si aimable et si gaie, me nommait en riant *mon oncle Parceque*, attendu que je me plaisais beaucoup à répondre à tes questions et à satisfaire ta curiosité, souvent naïve, mais jamais niaise. J'espère bien qu'en grandissant, tu as conservé de l'enfance ton esprit d'investigation ; mais moi, je ne suis plus là pour te répondre, et quand même je serais auprès de toi, je ne pourrais pas, je le pense, satisfaire à toutes les demandes que te dicterait un esprit réfléchi et ce besoin de connaître qui s'est éveillé en toi dès tes jeunes années. Tant de phénomènes nous entourent ! les plus vulgaires usages de la vie domestique recèlent tant de mystères ! la nature, les éléments mis au service de l'homme fournissent matière à de si intarissables *pourquoi* ? qu'il faudrait un plus savant que ton pauvre oncle pour répondre à ton désir de savoir. Ce savant, cet oncle *Parceque*, je l'ai trouvé, et je te l'envoie sous la forme d'un joli volume, intitulé : *La Clef de la Science* ; et c'est un savantissime docteur de l'éminente université de Cambridge qui s'est chargé de mettre ainsi la science à la portée des simples et des ignorants. Que Dieu l'ait en sa garde ! Il m'a rendu et me rendra plus d'un service. Si le brasier pétille, si la bouilloire chante, si la bière mousse, si la cheminée fume, si l'hirondelle rase la terre, je demande à la *Clef de la Science* ce que me disent le brasier, la bouilloire, la bière, la cheminée, l'hirondelle, et tout prend une voix pour me répondre. En Angleterre, le livre du docteur Brewer est devenu le *vade mecum* de toutes les familles ; c'est un ami savant, aimable, sans pédantisme et sans exigence, que l'on consulte toujours avec fruit et avec plaisir, et dont les explications claires et précises peuvent satisfaire ce qui n'est que curiosité, en excitant ce qui est désir de connaître. Ces réponses nettes et courtes porteront bien des lecteurs à pénétrer plus profondément dans les secrets de la science, et à s'informer du *pourquoi* au *parce que*. Tu verras, chère Léonie, toi qui t'occupes aujourd'hui de la première éducation de tes jeunes frères, quels services te rendra cet excellent livre. Tu sais, par expérience, combien il est difficile de satisfaire aux simples interrogations que l'esprit curieux des enfants, même les plus jeunes, leur suggère, et très-souvent il arrive qu'un père, un professeur instruits éprouvent de l'embarras à répondre à certaines questions d'une manière claire et intelligible. *La Clef de la Science* leur viendra en aide, et à toi aussi ; tu y trouveras des notions simples, éclaircies par des images familières, à propos des phénomènes ordinaires, journaliers, qui nous étreignent de toutes parts. Exemple :

*Pourquoi un VERRE DE LAMPÉ DIMINUE-T-IL LA FUMÉE d'une lampe ?*

Parce que 1° il augmente la provision d'oxygène de la lampe, en produisant un tirage ; 2° il concentre et réfléchit la chaleur de la flamme ; par conséquent, la combustion du carbone est plus parfaite et il s'en échappe fort peu qui ne soit consumé.

*Pourquoi un SOUFFLE ÉTEINT-IL la flamme d'une bougie et ne l'augmente-t-il pas comme il ravive le feu ?*

Parce que la flamme d'une bougie est bornée à une mèche très-petite, de laquelle le souffle la sépare, et comme la flamme n'a aucun soutien, il faut qu'elle s'éteigne.

*Pourquoi un éteignoir éteint-il une chandelle ?*

Parce que la flamme, consumant promptement l'air contenu dans l'éteignoir, s'éteint faute d'oxygène.

*Pourquoi les marrons non fendus CRAQUENT-ILS avec un grand bruit lorsqu'on les fait cuire dans les cendres ?*

Parce qu'ils contiennent une grande quantité d'air qui se dilate par la chaleur, et qui, ne pouvant s'échapper, fait éclater avec explosion la coque tenace.

*Pourquoi l'ALE et le PORTER moussent-ils DAVANTAGE toutes les fois qu'on les met devant le feu ?*

Parce que la chaleur du feu dégage l'acide carbonique ; comme ce gaz en montant se trouve arrêté par la liqueur épaisse, il forme les bulles, qu'on appelle la mousse ou l'écume.

*Pourquoi un VERRE SE CASSE-T-IL lorsqu'on y verse de l'EAU BOUILLANTE ?*

Parce que la partie du verre touchée par l'eau chaude se dilate plus que les autres parties ; par conséquent, le diamètre de la partie inférieure du verre devenant plus grand que celui de la partie supérieure, le verre se casse.

*Lorsqu'on a de la peine à ENLEVER d'un flacon un BOUCHON de cristal, que doit-on faire ?*

On doit échauffer le goulot du flacon, soit avec des charbons, soit avec une serviette trempée dans l'eau bouillante, soit en le frottant avec une ficelle, et le bouchon sortira ensuite sans peine.

*Pourquoi du LAIT en ébullition déborde-t-il plus facilement que l'eau ?*

Parce qu'il se forme à la surface du lait échauffé une pellicule qui, s'opposant au libre dégagement de la vapeur aqueuse, détermine bientôt la tuméfaction de la masse qui tend à se répandre hors du vase.

*Lorsqu'on CACHÈTE une LETTRE, pourquoi peut-on tenir sans se brûler un petit morceau de CIRE dont une extrémité est enflammée ?*

Parce que la cire à cacheter est très-peu conductrice, et par conséquent ne livre à la chaleur qu'un passage difficile à travers ses molécules.

*Pourquoi ressentons-nous plus de FROID en touchant certaines choses qu'en en touchant certaines autres ?*



Parce que les bons conducteurs enlèvent très-promp-  
tement la chaleur de notre main qui les touche, ce qui  
produit la sensation du froid; au contraire, comme  
les mauvais conducteurs ne l'enlèvent que très-lente-  
ment, ils ne produisent pas la même sensation.

*Si l'on veut avoir CHAUD, pourquoi doit-on porter des  
vêtements NOIRS sur du linge BLANC?*

Parce que la couleur NOIRE du drap ABSORBE (1) la  
chaleur solaire plus librement que les couleurs moins  
foncées, et que le linge blanc n'absorbe pas la CHALEUR  
DU CORPS.

*Pourquoi le proverbe dit-il :*

Bourgeon qui pousse en avril  
Met peu de vin en baril?

Si le printemps est chaud, les bourgeons poussent  
rapidement, et les gelées, qui arrivent souvent pen-  
dant les nuits, pincement les jeunes germes et détruisent  
les fleurs et les fruits de l'été.

*Pourquoi L'EAU NETTOIE-T-ELLE LE LINGE SALE?*

Parce qu'elle dissout les taches du linge sale comme  
elle dissoudrait du sel.

*Pourquoi le SAVON augmente-t-il le pouvoir abstersif  
de l'eau?*

Parce qu'un grand nombre de taches du linge sont  
de nature grasse, et que le savon, s'unissant à ces ma-  
tières, les rend solubles dans l'eau.

*Qu'est-ce que le CARBONE?*

Un corps simple et solide, sans odeur ni saveur, le  
plus souvent d'une couleur noire; il brûle au feu, et  
constitue presque en totalité le charbon dont on se sert  
dans l'économie domestique.

*Trouve-t-on dans la nature le carbone parfaitement  
pur?*

Oui, il existe pur et cristallisé, à l'état de diamant.

*Pourquoi doit-on toujours placer à côté des MALADES  
de L'EAU PANÉE au lieu d'eau pure?*

(1) Le pouvoir absorbant est la propriété dont jouissent cer-  
tains corps de s'imbibier d'une partie de la chaleur qu'ils re-  
çoivent.

Parce que la surface carbonisée du pain empêche  
les impuretés de la chambre d'agir sur l'eau.

*Pourquoi les vins s'AMÉLIORENT-ILS avec le temps?*

Parce que le tartre se dépose peu à peu dans les bou-  
teilles et les tonneaux. C'est la crème de tartre surtout  
qui donne au vin sa verdeur.

J'ai choisi au hasard, chère Léonie, dans plus de  
deux mille questions et réponses, et tu vois que le  
livre que je t'envoie est en fonds pour répondre à  
toutes les demandes que tu pourrais lui adresser. La  
chaleur, l'électricité, la propagation de la chaleur, la  
météorologie, la lumière et les phénomènes de la vi-  
sion, le son, les métaux, la chimie organique, la chi-  
mie animale, ont fourni la matière de cet intéressant  
ouvrage, également bon à lire et à consulter. Il t'in-  
struira, il t'amusera; peut-être donnera-t-il à tes frères  
le désir de pénétrer plus avant dans les secrets de la  
science, et de connaître les lois admirables qui régis-  
sent la création. Dans tous les cas, ce livre vous péné-  
trera d'une adoration plus profonde pour l'Auteur de  
toutes choses, pour ce grand Dieu qui a ouvert un  
passage aux torrents des nuées, qui a tracé les sillons  
de la foudre, qui a créé la pluie, qui a formé les gouttes  
de rosée, qui prépare au corbeau sa nourriture, quand  
ses petits eyrent çà et là et que, pressés par la faim, ils  
crient vers le Seigneur (1). C'est là, toujours là qu'il  
faut en revenir, ma chère enfant, et c'est là qu'invin-  
ciblement l'étude nous ramène, car, tu le sais, un peu  
de science éloigne de Dieu, beaucoup de science y ra-  
mène. Eclairer les hommes et les amener à Dieu,  
c'est, je crois, le dessein du docteur Brewer, et c'est  
pourquoi je désire que tu feuilletes souvent son livre.  
Adieu, chère et bonne Léonie; je t'embrasse sur les  
deux joues.

Ton oncle affectionné,

R. R.

(1) Livre de Job.

## ESSAIS SUR LA LITTÉRATURE FRANÇAISE.

(Deuxième article.)

ÉPOQUE DES CROISADES.

HISTORIENS. — POÈTES. — ROMANCIERS.

Shakspeare a dit dans son *Roi Jean* : « La France, à  
qui la conscience a ceint l'armure, et que le zèle  
et la charité ont conduite sur le champ de bataille  
comme le véritable soldat de Dieu. » Noble éloge que,  
sans orgueil, l'époque où nous écrivons pourrait s'ap-  
pliquer, et que le grand poète anglais adressait avec  
justice à la nation qui, la première, se leva, au cri  
inspiré : Dieu le veut! qui, la première, vint au se-  
cours de l'Asie chrétienne, s'armant, non pour la con-  
quête d'un royaume, mais pour la défense d'une idée.  
Ces héros eurent des chantes, ces faiseurs de grandes  
choses trouvèrent des historiens parmi les compa-

gnons mêmes de leurs exploits : le premier chroni-  
queur des croisades, compagnon d'armes de Gode-  
froy de Bouillon, fut Raoul de Caen, qui prit la croix  
à l'âge de dix-sept ans, et s'attacha à Tancred, ce  
guerrier si brillant et si noble, dont le Tasse a  
chanté les exploits. Voici en quels termes Raoul de  
Caen décrit le caractère de son chef :

« Dès son adolescence, Tancred surpassait les jeunes  
gens par son adresse dans le maniement des armes,  
les vieillards par la gravité de ses mœurs, donnant  
tantôt aux uns, tantôt aux autres, des exemples  
de vertu. Dès cette époque, observateur assidu



» des préceptes de Dieu, il s'appliquait avec le plus grand soin à recueillir tout ce qu'il apprenait, et à mettre ces leçons en pratique, autant du moins que le lui permettaient les mœurs de ses contemporains. Il dédaignait de médire de qui que ce fût, même quand on avait médit de lui : bien plus, il se faisait le héraut de la valeur de son ennemi ; il disait qu'il fallait frapper et non déchirer un ennemi. La passion seule de la gloire animait cette âme jeune, et de jour en jour, il y acquérait de nouveaux droits..... Lorsque son habileté dans le maniement des armes fut appelée au service du Christ, cette nouvelle occasion de combattre en chevalier l'embrasa d'un zèle qu'on ne saurait exprimer. »

Il trace en ces termes le portrait de Godefroy de Bouillon : « L'illustration de la noblesse était relevée dans celui-ci par l'éclat des plus hautes vertus, tant dans les affaires de ce monde que dans celles du ciel. Pour celles-ci, il se signalait par sa générosité envers les pauvres, par sa miséricorde envers ceux qui avaient commis des fautes. En outre, son humilité, son extrême douceur, sa modération, sa justice, sa chasteté étaient grandes ; il brillait comme un flambeau parmi les moines, plus encore que comme un duc parmi les chevaliers. Et néanmoins, il savait faire les choses qui sont du monde, combattre, former les rangs, étendre par les armes le domaine de l'Eglise. Dans son adolescence, il apprit à être le premier, ou l'un des premiers à frapper l'ennemi ; dans sa jeunesse, il en prit l'habitude ; en avançant en âge, il ne l'oublia jamais. Il était si bien le fils du comte belliqueux et de sa mère, femme remplie de religion, qu'en le voyant, un rival même eût été forcé de dire : Pour l'ardeur à la guerre, voilà son père ; pour le service de Dieu, voilà sa mère ! »

La vie anime ces portraits des hommes d'un autre âge, et l'on sent que l'auteur a vécu familièrement avec ceux dont il retrace si vivement les nobles qualités. Raoul de Caen écrivait en latin, et l'on retrouve dans l'enchaînement du récit, dans la forme grave et didactique des pensées, un souvenir lointain de la belle antiquité.

Un moine, Guibert de Nogent, a raconté la prise de Jérusalem, il décrit avec effusion les sentiments de tendresse dont ces hardis chevaliers furent pénétrés à la vue des Lieux-Saints :

« Les chrétiens, confondant leur joie et leurs larmes, se précipitaient tous vers le lieu, objet de leurs plus ardens désirs. Ils se rendirent donc au sépulcre du Seigneur, offrant d'innombrables actions de grâces pour la délivrance tant désirée des lieux sacrés. Ils se rapelaient en ce moment toutes les angoisses qu'ils avaient souffertes pour arriver dans la ville sainte, et lorsqu'ils se voyaient parvenus à des triomphes qu'ils n'avaient pas osé espérer, nul ne saurait comprendre combien étaient douces les larmes qu'ils répandaient.

» O Dieu tout-puissant ! que de tressaillements, que de larmes, que de joies, lorsque, après avoir souffert des douleurs inouïes, telles qu'aucune autre armée n'en éprouva jamais, les chrétiens se virent parvenus, comme des enfants qui naissent à la vie, au bonheur tout nouveau pour eux, de voir enfin les lieux si ardemment désirés ! Ils pleurent, et tout en versant des larmes plus douces que toute espèce de pain, ils éprouvent des transports de joie, et dans l'effusion de leur tendresse, en visitant chacun des lieux ob-

» jets de précieux souvenirs, ils embrassent le très-saint Jésus, pour qui ils ont supporté tant de fatigues et de tourments, comme s'il était encore suspendu sur la croix, ou recouvert encore du linceul du sépulchre. L'or et l'argent sont offerts par eux en présents magnifiques, mais la dévotion du cœur est la plus précieuse de leurs offrandes. »

Outre son Histoire des croisades, publiée sous ce titre si beau et si célèbre : *Gesta Dei per Francos* (les Actions de Dieu par les Francs), Guibert de Nogent a écrit sa propre vie, qui est regardée comme un monument précieux des mœurs du temps. Il mourut abbé de Notre-Dame de Nogent-sous-Coucy, en 1120.

Les autres chroniqueurs latins des croisades sont : Guillaume de Tyr, Albert d'Aix, Foucher de Chartres, Odon de Deuil, imitateurs souvent maladroits, quelquefois heureux, de l'antiquité, et qui montrent tantôt une crédulité absolue, tantôt une pénétration inattendue. Enfin, Geoffroy de Ville-Hardouin, maréchal de Champagne, écrivit en langue vulgaire l'*Histoire de la prise de Constantinople par les Français*, en 1204, prise à laquelle il avait assisté. Sincérité, naïveté, sont les caractères de cet ouvrage, et l'auteur peint surtout avec une grande vivacité de couleurs son séjour à Venise, et l'impression que produisirent sur lui les richesses de cette puissante république : il raconte d'une manière attachante cette scène fameuse où l'on vit le doge Dandolo, aveugle et âgé de quatre-vingts ans, supplier avec larmes le peuple et la seigneurie de Venise de lui permettre de prendre la croix et de se joindre aux croisés français.

Le sire de Joinville suivit Ville-Hardouin dans la voie qu'il avait tracée. Elevé à la cour de Thibault, roi de Navarre et comte de Champagne, il prit auprès de ce prince poète l'habitude du bien dire, et son bon sens solide plaît d'autant plus qu'il se produit sous une forme naïve et charmante. Il quitta la France pour suivre Saint-Louis partant pour la Terre-Sainte ; il subit toutes les misères de la première croisade du bon roi, il revint avec lui en Europe, et continua à vivre dans sa familiarité ; par son admiration pour son royal ami, il a devancé le jugement de l'Eglise, et celui de la postérité. On connaît saint Louis après avoir lu des pages comme celles-ci, et l'on répète avec Châteaubriand : *Heureux le peuple qui peut se glorifier en disant : Cet homme était le roi de mes pères !*

« Ce saint homme, dit Joinville, aimait Dieu de tout son cœur, et ses œuvres s'ensuivaient. L'amour qu'il avait pour son peuple parut dans ce qu'il dit à son fils aîné, en une grande maladie qu'il eut à Fontainebleau : « Biau filz, lui dit-il, je te prie que tu te fasses aimer du peuple de ton royaume ; car vraiment j'aimerais mieux qu'un Écossois vint d'Écosse et gouvernât le peuple bien et loyalement, que tu le gouvernasses mal à point. » Il aimait tant la vérité, qu'il ne voulut pas refuser même aux Sarrasins ce qu'il leur avait promis, comme vous le verrez après.

» Le roi gouverna son pays bien et loyalement et selon Dieu. Maintes fois il advint qu'en été il allait s'asseoir au bois de Vincennes après la messe, et s'appuyait à un chêne, et nous faisait asseoir autour de lui, et tous ceux qui avaient affaire venaient lui parler, sans empêchement d'huissiers ni d'autres. Alors, il leur demandait de sa bouche : « Y a-t-il quelqu'un ici qui ait partie ? » Et ceux qui avaient partie se le



» valent, et il leur disait : « Taisez-vous tous, et on vous expédiera l'un après l'autre. » Et lors il appelle monseigneur Pierre de Fontaines et monseigneur Geoffroy de Vilette, et disait à l'un d'eux : « Expédiez-moi cette partie. » Et quand il voyait quelque chose à amender dans le discours de ceux qui parlaient pour autrui, lui-même il l'amendait de sa bouche.

» Je le vis quelquefois venir en été pour expédier ses gens au jardin de Paris, vêtu d'une cotte de camélot, d'un surtout de tiretaine sans manches, d'un manteau de taffetas noir, autour du col, moult bien peigné et sans coiffe, et un chapel de paon blanc sur la tête; il faisait étendre un tapis pour nous faire asseoir autour de lui, et ceux qui avaient quelque affaire se tenaient debout devant lui, et alors il les faisait expédier comme je vous ai dit qu'il faisait au bois de Vincennes. »

Cette manière naïve de raconter les faits ouvre une nouvelle ère à l'histoire; elle attache le lecteur au récit de l'historien; il devient familier avec les hommes qui ont joué un grand rôle sur la scène de ce monde, car il a vécu dans leur intimité, et il les a vus, non plus à travers la pompe des discours d'un Tite-Live ou la gravité haute et sévère d'un Tacite, mais dans les détails de la vie de chaque jour, de cette vie d'autrefois, où la simplicité était souvent la compagne de l'héroïsme.

Pendant que Joinville légua à la postérité un livre qui durera autant que la langue française, son seigneur suzerain, Thibault de Champagne, essayait d'introduire dans la langue d'oïl les tons et les sirventes des troubadours provençaux et languedociens. Toute une littérature brillante, gracieuse, mais sans profondeur, était éclosée au delà de la Loire, dans ces belles contrées de la Provence, du Languedoc, de l'Aquitaine, qui avaient conservé de la domination romaine le goût des lettres et des arts, et qui, fleurissant en paix sous des princes sortis de leur sein, étaient demeurées étrangères aux révolutions de la monarchie française. Guillaume IX, duc d'Aquitaine; Bertrand de Born, l'ennemi du roi Henri II d'Angleterre; le sentimental Jauffret de Rudel, qui mourut de joie en voyant sa dame; Bernard de Ventadour, simple varlet; le sarcastique Guillaume de Figuera, Guillaume de Cabestain, Pierre Vidal, Arnald de Marveil, sont les principales étoiles de cette pléiade poétique, et l'on trouve dans leurs écrits de la grâce, une galanterie ingénieuse et légère, beaucoup de talent, de manière, mais pas de génie. Thibault de Champagne, formé à cette école, publia en langue d'oïl des *chansons galantes*, des *pastourelles*, des *tensons*, où l'on remarque les défauts et les qualités de ses maîtres, et il paraît étrange de voir la flûte des bergers d'éclat entre les mains d'un redoutable chevalier, qui se distingua dans la guerre des Albigeois et dans les dernières croisades.

Une femme, dont le véritable nom est resté inconnu, Marie de France, dépassait Thibault en talent et en facilité. Elle vivait vers 1250, probablement à la cour des rois d'Angleterre; elle fouilla les manuscrits antiques, et traduisit en vers français les fables de Phèdre, qu'elle intitula : *Les Dicts d'Ysopet* (Esopé), rendant ainsi à César ce qui appartenait à César. Voici un échantillon de sa manière :

#### LA MORS ET LE BOSQUILLON.

Tant de loing que de près n'est laide

La Mors. La clamoit à son aide  
Tosjors un posvre bosquillon,  
Que n'ot chevence ne sillon :  
— Que ne viens, disoit, ô ma mie,  
Finer ma dolorouse vie!  
Tant brama qu'advint; et de voix  
Terrible : — Que veux-tu ? — Ce bois  
Que m'aidez à carguer, madame !  
Peur et labeur n'ont mesme game.

#### DOU LEU (LOUP) ET DE L'AINGUIEL.

Ce dist dou leu è dou aiguel  
Qui béveient à un rossel.  
Li lox (le loup) à la sorce béveit,  
Et li aiguiant (l'agneau) à vau (à val) esteit.  
Iriement (en colère) parla li luz,  
Qui mult esteit contraliuz (querelleur),  
Par mautalent parla à lui :  
— Tu m'as, dit-il, fet grand anui.  
Li agniez li a repundu :  
— Sire, eh quoi donc ? — Ne veis-tu  
Tu m'as ci ceste aigue (eau) troublée  
N'en puis boire ma saolée (suffisance)  
De même m'en irai, je crei,  
Comme je ving, tout meurant de sei (soif)  
Li agnelés a dunc repunt :  
— Sire, jà bevez plus à munt (plus haut),  
De vous me vient ce que j'ai bu...  
— Quoi ! fist li lox, mal-dis me tu ? (dis-tu du mal de moi ?)

L'aiguiel respunt : N'en ai vouloir.  
Li loup li dit : Je sais de voir (de vrai)  
De même me fist ton père  
Or ad six mois, si comme je crei  
Que mal disiez sur mei.  
— N'estre pas neiz, si comme je cuit (je pense),  
— Eh ! qu'importe ? li loup a dit.  
Tosjors tu me fus contraire  
E chose que tu me deiz faire.  
Done prist li loup l'aiguiel petit  
As denz l'estrange, si l'occist.

Cette dernière fable, que nous donnons, à peu de chose près, avec l'orthographe du temps, montre combien la langue était peu fixée. Le mot *loup* s'écrit, selon la fantaisie ou les besoins de la rime, de quatre manières différentes, ainsi des autres mots. Cependant, en dépit de ces incertitudes, de ces tâtonnements du langage, on trouve dans les *fables* et les *bestiaires* de Marie de France une grâce et une sensibilité réelles. Elle conserve en général la simplicité du genre, une certaine naïveté de dialogue, et, par intervalles, un franc-parler qui dut médiocrement flatter les préjugés féodaux de l'époque.

Nous ne parlerons que pour mémoire des innombrables et précieuses chroniques qui datent des onzième et douzième siècles. Chaque province, chaque baronnie, chaque monastère avait la sienne, sources inexplorées de l'histoire, que le dix-neuvième siècle commence à mettre en valeur. Les romans chevaleresques ont aussi pris naissance durant les longs et pesants loisirs de la vie de château, qui faisaient sentir l'impérieux besoin des distractions intellectuelles. La source commune des romans qui parlent de Charlemagne et de ses pairs est dans la chronique de Turpin, archevêque de Reims, qui fut traduite en langue vulgaire dès le commencement du douzième siècle. Roland, le héros de la bataille de Roncevaux, devint le sujet principal de ces compositions : il avait combattu les Sarrasins,



lui et ses preux étaient morts en martyrs; les souvenirs des croisades se mêlèrent aux images affaiblies de l'époque carlovingienne; les mœurs asiatiques fournissaient un riche aliment à la poésie, et permettaient de mêler toute la magie de l'Orient à toutes les fées du Nord: les géants et les nains, les animaux enchantés animent ces récits; les erreurs géographiques et historiques y fourmillent. Charlemagne, cet homme énergique, pieux et simple, est transformé en calife d'Asie, la grande tradition des guerres carlovingiennes contre les Sarrasins, les Saxons et les Lombards, ces guerres si grandes et si sérieuses, devinrent, sous la plume des trouvères, un canevas où l'on était libre d'introduire les fictions les plus hardies, et qui servit plus tard à l'Arioste pour broder les arabesques de ses fantaisies capricieuses. Les romans les plus connus de cette classe, qui parurent pour la plupart au treizième siècle, sont attribués à Bertran, à Huon de Villeneuve, à Jehan de Plagy et surtout à Adenez Le Roy, roi d'armes de Philippe le Hardi. Ils portent d'ordinaire le nom des héros qu'ils célèbrent: *Partonopéus de Blois*,

*Pépin et Berthe aux Grands-Pieds*, *Ogier le Danois*, *Roland et Olivier*, *Renaud de Montauban* et ses trois frères, popularisés sous le nom des *Quatre Fils Aymon*; *Garin le Loherain*, *Huon de Bordeaux*, et beaucoup d'autres chevaliers qu'accompagnent leurs enchanteurs, Merlin, Obéron, la gracieuse Morgane et toutes les fées de sa cour. Le roman de *la Rose* et celui du *Renard*, d'un ordre moins pompeux, furent aussi en grande vogue chez nos ancêtres: le premier eut pour auteur Guillaume de Lorris, qui vivait sous Philippe-Auguste; le second n'a pas d'auteur connu: on en attribue cependant l'idée première à un seigneur, nommé Zwentibold, qui vivait sous Charles le Chauve.

Nos lectrices peuvent remarquer, qu'à la fin du treizième siècle, la langue romane ou française, formée du latin, du celtique, du grec et du germanique, était devenue la langue littéraire et populaire. Nous suivrons ses progrès lents et sûrs dans les siècles suivants, et déjà le quatorzième siècle, auquel nous touchons, fournira matière à de plus amples observations.

E. R.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Souvenirs d'un voyage dans la Tartarie, le Thibet et la Chine, pendant les années 1844, 1845 et 1846*, par M. Huc, missionnaire de la congrégation de Saint-Lazare.

(Troisième et dernier article.)

Un long et pénible voyage à travers les déserts qui bordent la mer Bleue, plusieurs mois de fatigues extrêmes, de privations rigoureuses, de dangers continuels, amenèrent les missionnaires à la ville de Lha-Ssa, but de leur voyage et métropole du monde bouddhique. « Après dix-huit mois de lutttes contre des souffrances et des contradictions sans nombre, dit M. Huc, nous étions enfin arrivés au terme de notre voyage, mais non pas au bout de nos misères. Nous n'avions plus, il est vrai, à redouter de mourir de faim ou de froid, sur une terre inhabitée, mais des épreuves et des tribulations d'un autre genre allaient nous assaillir sans doute, au milieu de ces populations infidèles, auxquelles nous voulions parler de Jésus mort sur la croix pour le salut des hommes. Après les peines physiques, c'était le tour des souffrances morales. Nous comptâmes encore, pour ces nouveaux combats, sur la bonté infinie du Seigneur.

» Aussitôt que nous eûmes organisé notre modeste logement, nous nous occupâmes de visiter en détail la capitale du Thibet et de faire connaissance avec ses nombreux habitants. Lha-Ssa n'est pas une grande ville; elle a tout au plus deux lieues de tour; elle n'est pas enfermée, comme les villes de Chine, dans une enceinte de remparts. En dehors des faubourgs, on voit un grand nombre de jardins plantés de grands arbres, qui font à la ville un magnifique entourage de verdure. Les principales rues de Lha-Ssa sont très larges, bien alignées et assez propres, du moins quand il ne pleut pas; les faubourgs sont d'une saleté révoltante et inexprimable. Dans les faubourgs il existe un quartier dont les maisons sont entièrement bâties avec des cornes de bœufs et de moutons: ces bizarres

constructions sont d'une solidité extrême et présentent à la vue un aspect assez agréable. Les cornes de bœufs étant lisses et blanchâtres, et celles des moutons étant, au contraire, noires et raboteuses, ces matériaux étranges se prêtent merveilleusement à une foule de combinaisons et forment sur les murs des dessins d'une variété infinie... Les Thibétains ont le bon goût de les laisser au naturel sans prétendre rien ajouter à leur sauvage et fantastique beauté. Il serait superflu de faire remarquer que les habitants de Lha-Ssa font une assez grande consommation de bœufs et de moutons: leurs maisons en cornes en sont la preuve incontestable.

» Les temples bouddhiques sont les édifices les plus remarquables de Lha-Ssa. Nous n'en ferons pas ici la description, parce qu'ils ressemblent tous à peu près à ceux dont nous avons eu déjà occasion de parler. Il y a seulement à remarquer qu'ils sont plus grands, plus riches et recouverts de dorures avec plus de profusion.

» .... Suivant la règle du pays, nous nous présentâmes aux autorités thibétaines, en leur déclarant qui nous étions et le but qui nous avait amenés à Lha-Ssa, et nous profitâmes de la position semi-officielle que nous venions de nous faire pour entrer en rapport avec les Lamas thibétains et tartares, et commencer enfin notre œuvre de missionnaires. Un jour que nous étions assis à côté de notre modeste foyer, nous entretenant de questions religieuses avec un Lama très-versé dans la science bouddhique, voilà qu'un Chinois, vêtu d'une manière assez recherchée, se présente inopinément à nous. Il se dit commerçant, et témoigne un vif désir d'acheter de nos marchandises. Nous lui répondîmes que nous n'avions rien à vendre. — Comment, rien à vendre? — Non, rien, si ce n'est ces deux vieilles selles de cheval dont nous n'avons plus besoin. — Bon, bon! c'est précisément ce qu'il me faut; j'ai besoin de selles... Et tout en examinant notre pauvre marchandise, il nous adresse mille questions sur



notre pays et sur les lieux que nous avons visités avant d'arriver à Lha-Ssa... Bientôt arrive un deuxième Chinois, puis un troisième, puis, enfin, deux Lamas enveloppés de magnifiques écharpes de soie. Tous ces visiteurs veulent nous acheter quelque chose; ils nous accablent de questions, et paraissent en même temps scruter avec inquiétude tous les recoins de notre chambre. Nous avons beau dire que nous ne sommes pas marchands, ils insistent.... A défaut de soieries, de draperies ou de quincailleries, ils s'accommoderont volontiers de nos selles; ils les tournent et les retournent dans tous les sens; ils les trouvent tantôt magnifiques et tantôt abominables; enfin, après de longues tergiversations, ils partent en nous promettant de revenir.

» La visite de ces cinq individus était faite pour nous donner à penser : leur façon d'agir et de parler n'avait rien de naturel. Quoique venus les uns après les autres, ils paraissaient s'entendre parfaitement, et marcher de concert vers un même but. Leur envie de nous acheter quelque chose n'était évidemment qu'un prétexte pour déguiser leurs intentions. Ces gens étaient plutôt des escrocs ou des mouchards que de véritables marchands. — Attendons, dites-nous, demeurons en paix; plus tard, peut-être, verrons-nous clair dans cette affaire.

» L'heure du dîner étant venue, nous nous mîmes à table, ou plutôt nous demeurâmes accroupis à côté de notre foyer, et nous découvrîmes la marmite, où bouillait depuis quelques heures une bonne tranche de bœuf *grogna*. Samladchiemba, en sa qualité de majordome, la fit monter à la surface du liquide au moyen d'une large spatule en bois, puis la saisit avec ses ongles et la jeta précipitamment sur un bout de planche, où il la dépeça en trois portions égales. Chacun prit une ration dans son écuelle, et à l'aide de quelques petits pains cuits sous la cendre, nous commençâmes tranquillement notre repas sans trop nous préoccuper des escrocs ni des mouchards. Nous en étions au dessert, c'est-à-dire que nous en étions à rincer nos écuelles avec du thé beurré, lorsque les deux Lamas, prétendus marchands, reparurent. — Le Régent, dirent-ils, vous attend à son palais, il veut vous parler. — Bon! est-ce que le Régent, lui aussi, voudrait, par hasard, nous acheter nos vieilles selles? — Il n'est question ni de selles ni de marchandises... Levez-vous promptement, et suivez-nous chez le Régent. Notre affaire n'était plus douteuse; le gouvernement avait envie de se mêler de nous, mais dans quel but? Était-ce pour nous faire du bien ou du mal? Pour nous donner la liberté ou pour nous enchaîner? Pour nous laisser vivre ou pour nous faire mourir? C'était ce que nous ne savions pas, ce que nous ne pouvions prévoir. — Allons voir le Régent, dites-nous, et pour tout le reste, à la volonté du bon Dieu!

» Après nous être revêtus de nos plus belles robes et nous être coiffés de nos magnifiques bonnets en peau de renard, nous dîmes à notre estafier : Allons! — Et ce jeune homme, fit-il en nous montrant du doigt Samladchiemba, qui lui tournait les yeux d'une manière fort peu galante. — Ce jeune homme! c'est notre domestique; il gardera la maison pendant notre absence. — Ce n'est pas cela, il faut qu'il vienne aussi; le Régent veut vous voir tous les trois. Samladchiemba secoua, en guise de toilette, sa grosse robe de peau de mouton, posa d'une façon très-insolente sa petite toque noire sur son oreille, et nous partîmes tous

ensemble, après avoir cadenassé la porte de notre logis.

» Nous allâmes au pas de charge pendant cinq ou six minutes, et nous arrivâmes au palais du premier Kalou, Régent du Thibet. Après avoir traversé une grande cour où se trouvaient réunis un grand nombre de Lamas et de Chinois qui se mirent à chuchoter en nous voyant paraître, on nous fit arrêter devant une porte dorée dont les battants étaient entr'ouverts : l'introducteur passa par un petit corridor à gauche, et un instant après la porte s'ouvrit. Au fond d'un appartement orné avec simplicité, nous aperçûmes un personnage assis, les jambes croisées, sur un épais coussin recouvert d'une peau de tigre : c'était le Régent. De la main droite, il nous fit signe d'approcher. Nous avançâmes jusqu'à lui, et nous le saluâmes en mettant notre bonnet sous notre bras... Le Régent était un homme d'une cinquantaine d'années; sa figure large, épanouie et d'une blancheur remarquable, respirait une majesté vraiment royale; ses yeux noirs, ombragés de longs cils, étaient intelligents et pleins de douceur. Il était vêtu d'une robe jaune doublée de martre-zibeline; une boucle, ornée de diamants, était suspendue à son oreille gauche, et ses longs cheveux, d'un noir d'ébène, étaient ramassés au sommet de la tête et retenus par trois petits peignes en or. Son large bonnet rouge, entouré de perles et surmonté d'une boule en corail, était déposé à côté de lui sur un coussin vert.

» Aussitôt que nous fûmes assis, le Régent se mit à nous considérer longtemps en silence et avec une attention minutieuse. Il penchait la tête tantôt à droite, tantôt à gauche, et nous souriait d'une façon moitié moqueuse et moitié bienveillante. Cette espèce de pantomime nous parut, à la fin, si drôle, que nous ne pûmes nous empêcher de rire. — Bon! dites-nous en français et à voix basse, ce monsieur paraît assez bon enfant, et notre affaire ira bien. — Ah! dit le Régent d'un ton plein d'affabilité, quel langage parlez-vous? je n'ai pas compris ce que vous avez dit. — Nous parlons le langage de notre pays. — Voyons, répétez à haute voix ce que vous avez prononcé tout bas. — Nous disions : Ce monsieur paraît assez bon enfant. — Vous autres, comprenez-vous ce langage? ajouta-t-il en se tournant vers ceux qui se tenaient debout derrière lui. Ils s'inclinèrent tous ensemble et répondirent qu'ils ne comprenaient pas. — Vous voyez, personne ici n'entend le langage de votre pays; traduisez vos paroles en thibétain. — Nous disions que dans la physionomie du premier Kalou il y avait beaucoup de bonté. — Ah! oui, vous trouvez que j'ai de la bonté? Cependant je suis très-méchant. N'est-ce pas que je suis très-méchant? demanda-t-il à ses gens. Ceux-ci se mirent à sourire et ne répondirent pas. — Vous avez raison, continua le Régent, je suis bon, car la bonté est le devoir d'un Kalou. Je dois être bon envers mon peuple, et aussi envers les étrangers... Puis il nous fit un long discours auquel nous ne comprîmes que fort peu de chose, et il finit par nous interroger pour savoir d'où nous étions. — Nous sommes du ciel d'Occident, répondîmes-nous. — De Calcutta? — Non, notre pays s'appelle la France. — Vous êtes sans doute du Péling? — Non, nous sommes Français. — Savez-vous écrire? — Mieux que parler... Le Régent se détournant, adressa quelques mots à un Lama qui disparut et revint un instant après avec de l'encre, du papier et un poingon en bambou. — Voilà du papier, dit le



Régent, écrivez quelque chose. — Dans quelle langue ? En tibétain ? — Non, écrivez des caractères de votre pays. L'un de nous prit le papier sur ses genoux, et écrivit cette sentence : *Que sert à l'homme de gagner l'univers s'il vient à perdre son âme ?* — Ah ! voilà des caractères de votre pays, je n'en avais jamais vu de semblables ; et quel est le sens de cela ? — Nous écrivîmes la traduction en tibétain, en tartare et en chinois, et nous la lui fîmes passer. — On ne m'avait pas trompé, nous dit-il, vous êtes des hommes d'un grand savoir. Voilà que vous pouvez écrire toutes les langues, et vous exprimez des pensées aussi profondes que celles qu'on trouve dans les livres de prières. Puis il répétait en branlant lentement la tête : *Que sert à l'homme de conquérir le monde entier s'il vient à perdre son âme ?* »

Cette entrevue rassurante commença pour les missionnaires une ère de tranquillité pendant laquelle il leur fut permis de vivre en paix, d'ouvrir une petite chapelle et de prêcher l'Évangile à ces peuples si disposés à respecter les vérités religieuses. Mais l'ombrageux fanatisme des Chinois, maîtres réels du Thibet, ne permit pas à ces premières semences de lever et de porter leurs fruits. Nous empruntions encore quelques pages aux récits vifs et colorés du missionnaire, qui se plaît à décrire les temps heureux qu'il passa à Lha-Ssa sous la protection du Régent.

« Notre premier soin fut d'ériger dans notre maison une petite chapelle. Nous choisîmes l'appartement le plus vaste et le plus beau ; nous le tapissâmes aussi proprement qu'il nous fut possible, et ensuite nous l'ornâmes de saintes images. Oh ! comme notre âme fut inondée de joie quand il nous fut permis de prier publiquement au pied de la croix, au sein même de la capitale du bouddhisme, qui peut-être n'avait jamais vu briller le signe de notre rédemption ! Quelle consolation pour nous de pouvoir enfin faire retentir des paroles de vie aux oreilles de ces pauvres populations, assises depuis tant de siècles à l'ombre de la mort ! Cette petite chapelle était, à la vérité, bien pauvre, mais pour nous elle était ce centuple que Dieu a promis à ceux qui renoncent à tout pour son service. Notre cœur était si plein, que nous crûmes n'avoir pas acheté trop cher le bonheur que nous goûtions, par deux années de souffrances et de tribulations à travers le désert.

» Tout le monde, à Lha-Ssa, voulut visiter la chapelle des Lamas français ; plusieurs, après s'être contentés de nous demander quelques éclaircissements sur la signification des images qu'ils voyaient, s'en retournaient en remettant à une autre époque de s'instruire de la sainte doctrine de Jéhovah ; mais plusieurs aussi se sentaient entièrement frappés, et paraissaient attacher une grande importance à l'étude des vérités que nous étions venus leur annoncer. Un jeune médecin surtout montra un empressement extraordinaire. Un jour il vint nous voir pendant que nous récitons le bréviaire dans notre petite chapelle ; il s'arrêta à quelques pas de la porte, et attendit gravement et en silence. Une grande image coloriée, représentant le crucifiement, avait sans doute attiré son attention ; car aussitôt que nous eûmes terminé nos prières, il nous demanda brusquement, et sans s'arrêter à nous faire les politesses d'usage, de lui expliquer ce que signifiait cette image : Quand nous eûmes satisfait à sa demande, il croisa les bras sur sa poitrine, et, sans dire un seul mot, il demeura immobile et les yeux fixés sur l'image du crucifiement ; il garda cette position pendant près

d'une demi-heure. Ses yeux enfin se mouillèrent de larmes ; il étendit le bras vers le Christ, puis tomba à genoux, frappa trois fois la terre de son front, et se releva en s'écriant : « Voilà le seul Boudha que les hommes doivent adorer ! » Ensuite il se tourna vers nous, et après nous avoir fait une profonde inclination, il ajouta : « Vous êtes mes maîtres, prenez-moi pour votre disciple... »

» Ce jeune médecin mit beaucoup d'ardeur à s'instruire des vérités de la religion chrétienne ; mais ce qu'il y eut en lui de remarquable, c'est qu'il ne chercha nullement à cacher la foi qu'il avait dans le cœur... Le Régent aimait beaucoup à s'occuper de questions religieuses, et le plus souvent elles faisaient la principale matière de nos entretiens. Il nous disait ces paroles remarquables : « Tous vos longs voyages, vous les avez entrepris uniquement dans un but religieux... Vous avez raison, car la religion est l'affaire importante des hommes ; je vois que les Français et les Tibétains pensent de même à ce sujet... Nous ne ressemblons nullement aux Chinois, qui comptent pour rien les affaires de l'âme... Cependant votre religion n'est pas la même que la nôtre ; il importe de savoir quelle est la véritable. Nous les examinerons donc toutes les deux attentivement et avec sincérité ; si la vôtre est bonne, nous l'adopterons ; comment pourrions-nous nous y refuser ? Si, au contraire, c'est la nôtre, je crois que vous serez assez raisonnables pour la suivre... »

Ces dispositions excellentes remplissaient de joie les missionnaires ; la vérité semblait exercer son irrésistible ascendant sur les cœurs des païens dont ils étaient entourés ; ils pouvaient prévoir le jour où, dans ces contrées reculées, asile des antiques superstitions, Jésus-Christ compterait une tribu d'adorateurs fidèles ; le Régent du Thibet prêtait une oreille favorable à la doctrine évangélique, et il n'en aurait pas empêché la diffusion dans la contrée qu'il gouvernait, si les Chinois, ses maîtres, et les anciens persécuteurs du christianisme, n'étaient intervenus. « Un jour, raconte M. Hue, l'ambassadeur chinois Ki-Chan nous fit appeler, et après maintes cajoleries, il finit par nous dire que le Thibet était un pays trop froid, trop pauvre pour nous, et qu'il fallait songer à retourner dans notre royaume de France. Ki-Chan nous adressa ces paroles avec une sorte de laisser-aller et d'abandon, comme s'il eût supposé qu'il n'y avait pas la moindre objection à faire. Nous lui demandâmes si, en parlant ainsi, il entendait nous donner un conseil ou un ordre. — L'un et l'autre, nous répondit-il froidement. — Puisqu'il en est ainsi, nous avons d'abord à te remercier pour l'intérêt que tu parais nous porter, en nous avertissant que ce pays est froid et misérable. Mais tu devrais savoir que des hommes comme nous ne recherchent pas les biens et les commodités de cette vie ; s'il en était autrement, nous serions restés dans notre royaume de France. Car, tu ne l'ignores pas, il n'existe nulle part une contrée qui vaille notre patrie. Pour ce qu'il y a d'impératif dans tes paroles, voici notre réponse. Admis dans le Thibet par l'autorité du lieu, nous ne reconnaissons ni à toi, ni à qui que ce soit, le droit d'y troubler notre séjour. — Comment ! vous êtes des étrangers, et vous prétendez encore rester ici ! — Oui, nous sommes étrangers, mais nous savons que les lois du Thibet ne ressemblent pas à celles de la Chine. Les Pebouns, les Katchi, les Mongols, sont étrangers comme nous, et cependant on les laisse vivre



en paix, nul ne les tourmente. Que signifie donc cet arbitraire, de vouloir exclure les Français d'un pays ouvert à tous les peuples? Est-ce que nous avons un autre but que celui de faire connaître aux hommes le véritable Dieu, et de les instruire des moyens de sauver leurs âmes? — Oui, je vous l'ai déjà dit, je crois que vous êtes des gens honnêtes, mais enfin la religion que vous prêchez a été déclarée mauvaise par notre grand empereur. — Aux paroles que tu viens de prononcer, nous n'avons à répondre que ceci : C'est que la religion du Seigneur du ciel n'a jamais eu besoin de la sanction de ton empereur pour être une religion sainte; pas plus que nous de sa permission pour la venir prêcher au Thibet!

En dépit de cette énergique résistance et de l'appui que prêtait aux missionnaires le Régent du Thibet, les Chinois l'emportèrent, et les deux prêtres furent conduits, sous escorte chinoise, jusqu'aux frontières de l'empire du Milieu, jusqu'à Macao. Ils reçurent les adieux de leurs amis, du Régent, et se séparèrent avec une amertume indicible de ces néophytes qu'ils ne pouvaient confirmer dans la foi, de cette Église naissante, condamnée à demeurer sans pasteurs jusqu'à des jours plus heureux. Leur voyage, à travers les hautes montagnes et les glaciers du Thibet, fut dangereux et pénible, l'espoir de revoir la patrie ne l'adoucisait pas, car pour le missionnaire qui a renoncé à toutes choses, qui se regarde comme exilé et voyageur sur la terre, la patrie est aux lieux où il peut gagner des âmes à son Maître.

Ils arrivèrent à Macao, au mois d'octobre 1846, nourrissant encore l'espoir de revoir le Thibet et de reprendre l'œuvre si heureusement commencée. Mais leur santé délabrée les obligea à revenir en Europe, et c'est à ces loisirs forcés que nous devons les *Souvenirs de Voyage*, auxquels nous venons de faire de si volumineux emprunts. Nous espérons que, sur la foi de pareils échantillons, plus d'une de nos lectrices voudra connaître l'ouvrage tout entier; peu de livres, et surtout de livres de voyages, offrent, à notre avis, au-

tant de sens et de candeur. On y trouve le véritable esprit français, gai au milieu de la souffrance, intrépide en présence du danger, mais toujours, autant qu'il est de mise à la gravité du prêtre, à la piété du chrétien.

M. Huc avait publié, il y a quatre ans, dans les *Annales de la Propagation de la Foi*, des lettres qui, dès lors, furent vivement remarquées, et qui, les premières, attirèrent l'attention sur les missions de la Tartarie et du Thibet. Sans doute, un grand nombre de nos abonnées comptent parmi les bienfaitrices de cette œuvre admirable, œuvre toute française, fondée à Lyon par quelques modestes femmes, et qui, sur les ailes de la charité, va porter au delà des mers la civilisation et la foi. L'obole de la veuve, le denier de l'orpheline, le sou dimé par le pauvre sur le salaire de la semaine, la pièce d'argent prélevée par la jeune fille sur les petites dépenses de vanité, l'or offert par le riche charitable forment ce magnifique et patient trésor qui nourrit les missionnaires, qui élève des églises dans les savanes de l'Amérique, sur les plages de l'Océanie, dans les villes païennes de la Chine et de l'Indoustan, qui fait glorifier le vrai Dieu parmi tous les peuples de la terre, parmi toute langue, toute tribu et toute nation. Le livre de M. Huc est un éloquent appel adressé à tous les cœurs chrétiens; il nous représente ces peuples bons, intelligents, religieux par instinct, qui n'attendent que quelques prêtres pour les tirer de l'aveuglement et de l'idolâtrie. Ces prêtres eux-mêmes, qu'attendent-ils? quelques secours, car ils sont pauvres, et ces secours, la *Propagation de la Foi* se charge de les recueillir et de les répartir entre les courageux apôtres. Donnons, oh! donnons cette obole, ce *sol par semaine*, qui doit payer le pain des semeurs de l'Évangile et enfanter à Dieu des serviteurs nouveaux parmi tous les peuples de la terre. Cette œuvre est née en France, créée par des femmes, c'est surtout aux femmes, aux Françaises à la répandre et à la soutenir!

E. R.

## LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE.

### L'ÉPIFANIA.

ODE.

Re della terra, e Voi che sulle cime  
Dell'umana sapienza il capo ergete,  
Ora meco a spettacolo sublime  
Lo sguardo e'l cor volgete!

Non io le moli dell'altera sponda  
V'additerò del Tevere sovrano:  
Di portenti maggior la riva abbonda  
Del placido Giordano.

Se in Roma d'oro fulgido e di gemme  
Il palagio de' Cesari torreggia,  
Entro un presepe schiudesi a Betlemme  
Dell' Uomo-Dio la reggia.

Eccola, oh vista!... tra vili giumentì,  
Su poco strame, ha trono insieme e culla  
Quei, che ad un cenno sfere ed elementi  
Un dì traea dal nulla.

### L'ÉPIPHANIE.

ODE.

Rois de la terre, et vous qui sur les cimes de la sagesse humaine levez fièrement la tête, voici le moment : à mon appel, tournez vos yeux et vos cœurs vers un spectacle sublime.

Je ne vous conduirai pas aux rivages orgueilleux du Tibre souverain : les bords du paisible Jourdain sont plus féconds en prodiges.

Si à Rome, étincelant d'or et de pierres précieuses, se dresse le palais des Césars, à Bethléem la royauté de l'Homme-Dieu se cache au fond d'une crèche.

Lé voici... Oh! quel tableau!... Parmi de vils animaux, un peu de paille est à la fois le trône et le berceau de Celui dont un signe suffit un jour pour tirer du néant les astres et les éléments.



Ma se la stanza disagiata e oscura  
Del Sire eterno la potenza cela,  
Pur quivi dell'altissima natura  
La maestà si svela.

Quivi angelici cori in armonia,  
Ed alternar d' insoliti splendori,  
Apparso e nato annunziano il Messia  
Ai vigili pastori.

Quell' astro che si libra risplendente  
Sovra la grotta, fu guida al cammino  
Di re venuti dall' estremo Oriente  
Al pargolo divino.

Oh, come lieti ed affrettando il piede  
Giungono innanzi al sospirato ostello !  
V'entrano appena, e dice lor la Fede :  
Il Dio nascosto è quello !

Tosto d'amore e reverenza tocchi,  
L'adorano prostrati : Ei col sorriso  
Affidali, e lor dà gustar pegli occhi  
Sapor di paradiso.

Simbolo poscia di lor santi affetti,  
Ecco deporgli al piè largo tesoro ;  
Preziosa accolta di profumi eletti,  
E di purissim' oro.

Re della terra, quel tributo è pregno  
D'alti misteri non palesi al senso :  
Eso v'additerà l'uso più degno  
Dell' oro e dell' incenso.

Forse perchè dell' Uomo-Dio s'inizia  
La vita fra gli stenti ed il dolore,  
Più non vedete in lui d' ogni dovizia  
L'onnipotente autore ?

Forse perchè sotto sembianza umile  
Crebbe di servo, in povera officina,  
Spregevol troppo riputate e vile  
La Vittima divina ?

Forse del vostro serto il suo men vale,  
Perchè d'acute spine il capo ha cinto,  
Meno del vostro è il manto suo regale,  
Perchè di sangue tinto ?

Oh, quanto lunge da verace gloria  
Fora cotesta schifiltà d'orgoglio !  
Chi voi fe' ricchi della sua vittoria  
Volle la croce in soglio.

Inchinatevi a Lui, Re della terra !  
Egli è la verità, la via, la luce :  
Mal si confida aver trionfo in guerra  
Chi Lui non piglia a duce.

\*\*\*\*

Cependant si ce lieu humble et obscur dérober aux regards  
la toute-puissance du Maître éternel, là même se dévoile la  
majesté de sa nature incomparable.

Là les chœurs des anges par leurs chants et par l'éclat  
inaccoutumé de la lumière qui les entoure, annoncent aux  
vigilants pasteurs que le Messie est né et apparu.

Cet astre qui projette sur la grotte un rayon si brillant, a  
guidé en chemin les rois venus du fond de l'Orient pour voir  
le divin petit enfant.

Oh ! comme joyeux et d'un pas pressé ils se dirigent vers  
le lieu qu'invoquaient leurs désirs ! A peine entrent-ils, que  
la Foi leur dit : Voilà le Dieu caché !

L'amour, le respect les pénètre ; ils se prosternent, ils  
adorent. L'enfant les rassure par un sourire, et ses regards  
leur donnent un avant-goût du paradis.

Ensuite, comme témoignage de leur pieuse vénération,  
ils déposent à ses pieds un riche trésor, tribut précieux des  
parfums les plus exquis et de l'or le plus pur.

Rois de la terre, ce tribut contient un mystère profond  
qui se dérober à l'intelligence ; il vous apprend le meilleur  
usage qui puisse être fait de l'or et de l'encens.

Peut-être, en voyant l'Homme-Dieu commencer sa vie  
dans la misère et la douleur, hésitez-vous à reconnaître en  
lui le suprême auteur de toute richesse ?

Peut-être, parce que sous d'humbles dehors il grandit  
dans la dépendance, au sein d'un pauvre atelier, laissez-  
vous tomber un regard de dédain sur la Victime divine ?

Peut-être croyez-vous que sa couronne a moins de prix  
que la vôtre, parce que sa tête fut entourée d'épines ai-  
guës ; que son manteau royal ne vaut pas le vôtre, parce  
qu'il fut teint de sang ?

Que ce vain orgueil serait loin de la véritable gloire !  
Sachez-le bien, celui qui vous a faits riches par sa victoire  
n'a voulu pour trône qu'une croix.

Courbez-vous donc devant lui, rois de ce monde : il est  
la vérité, le chemin, la lumière. Et en vain espère-t-on  
triompher dans la guerre si on ne l'a pas pris pour chef.

M<sup>re</sup> LOUISÉ MERCIER.

## LA VIE RÉELLE.

(Suite.)

Voici ma première heure de solitude... Depuis mon  
mariage, ma vie a été un tourbillon de fêtes, de diners,  
de visites, de petits voyages chez les tantes et les cou-  
sines ; il me reste de ces plaisirs une idée confuse de  
bienvenue et de bon accueil, mais j'avais hâte de ren-  
trer dans la vie régulière et de prendre possession du  
royaume que je dois gouverner... Je suis seule, rien  
ne me distrait de mon bonheur... Je puis rentrer en

moi-même, contempler ma félicité, me dire que mes  
parents ont bien choisi, que je suis heureuse, qu'il est  
de beaux jours dans la vie ! oh ! de bien beaux ! que  
l'âme de Julien est doucement et fortement liée à la  
mienne... Nous nous entendons, nous nous compren-  
ons en tout ; il n'y a pas une dissonance dans cet en-  
tretien de nos cœurs... Il m'aime, il m'a choisie ; je  
l'aime, et je suis fière de lui appartenir... Mon Dieu !



vous êtes bon et je vous remercie ! Vous avez placé à côté du devoir l'affection et la confiance, c'est-à-dire le bonheur, et cet horizon, qui me semblait austère, s'illumine aujourd'hui pour moi d'une radieuse lumière ; car ne serai-je pas toujours heureuse, aussi longtemps que je pourrai aimer, aussi longtemps que je serai aimée ? Et comment cesser d'aimer ? comment ne pas chérir toujours cet ami que Dieu m'a donné pour compagnon de toute la vie, qui devra me défendre et que je devrai consoler, qui sera mon appui, mon guide, mon maître, mon époux enfin ? comment ne pas chérir toujours celui à qui me tient le vœu de la loi et le choix de mon cœur ? Dans la maladie comme dans la santé, dans la pauvreté comme dans la richesse, dans l'affliction comme dans le bonheur, j'aimerai, et ne pourrai cesser d'aimer, car les saintes affections sont immortelles comme l'âme elle-même qui leur a donné naissance.

J'ai écrit, j'ai rêvé, j'ai prié aussi, l'âme heureuse a besoin de prière et d'expansion ; mais l'heure du retour de Julien approche, l'audience va finir : *allons donner une heure aux soins de mon empire...* Le salon est bien rangé, le feu brille dans le foyer de la salle à manger ; des tulipes et des jacinthes, que maman m'a données, égayent de leurs brillantes couleurs cette pièce un peu sombre ; le couvert est mis, et un bon petit dîner se prépare à la cuisine... Que ces soins de chaque jour, de chaque instant, sont doux lorsqu'ils ont pour but le bonheur, le bien-être d'un autre !... Ah ! la *Revue* et les journaux qui sont arrivés tout à l'heure !... mettons-les en vue auprès du Racine que nous lirons ce soir... J'entends un pas dans la rue. Diane, la belle levrette de mon mari, lève sa tête fixe... Est-ce lui, Diane ? Oui, le voilà !

R.... février 18...

Notre maison me plaît excessivement, surtout lorsque je pense que Julien, qui est si occupé, si sérieux, s'est plu à l'arranger pour moi. Notre chambre est une retraite délicieuse ; elle ouvre sur un jardin, noir et triste aujourd'hui, mais qui dans quelques semaines sera tout rayonnant des splendeurs du printemps. Notre chambre est bleue et blanche ; des nuages de mousseline voilent les fenêtres, et des stores à l'italienne n'y laissent arriver qu'un jour adouci ; les meubles sont tout à fait modernes ; j'affectionne surtout la jolie causeuse où nous sommes deux, deux pour lire et pour jaser. Des porcelaines charmantes décorent la cheminée ; deux excellentes gravures d'après Greuze, *la Lecture de la Bible* et *l'Accordée de Village*, ornent les murailles ; une petite bibliothèque, qui renferme nos livres favoris, ceux que nous lisons le soir, remplit l'angle de la chambre, et dans le jour le plus favorable, sur un joli piédestal, se trouve une très-belle réduction de la Diane chasserresse. Franchement, la Diane, si belle qu'elle soit, est la seule chose qui me déplaît dans ma chambre, et je la remplacerais volontiers par une statuette de la Vierge sans tache. J'ai proposé l'échange, mais l'amour de l'art a fait reculer Julien... Diane est si belle ! et ma Vierge gothique dans sa robe d'or ne charme pas les yeux... Oh ! non, mais elle attire les cœurs, cette divine Mère, mille fois plus que toutes les déités de l'Olympe... Julien ne comprend pas trop cela... Nous y viendrons... en attendant, j'ai installé mon joli bénitier au chevet de notre lit, et je

fais là ma prière. Julien la fait aussi, mais... Nous examinerons cela plus tard.

Le cabinet de mon cher mari est sévère comme doit l'être le sanctuaire des lois : une grande table couverte de papiers ; une vaste bibliothèque où les *Pandectes*, Cujas, d'Aguesseau, Troplong, Sirey, étalent leurs mines graves et leurs sombres reliures, font le seul ornement de cette pièce. Sur la cheminée, une antique et curieuse gravure sur bois représente saint Yves, le seul avocat, disent les médians, qui soit canonisé... C'est là que mon mari passe une partie de sa vie, c'est là qu'il travaille, et la pensée de ce travail assidu m'inspire un sentiment de reconnaissance et de respect... Le salon, la salle à manger attendent encore du travail du mari, de l'économie de la femme, quelques beaux ornements. Je rêve pour le salon un tapis, une pendule et des candélabres ; pour la salle à manger, un joli buffet, surmonté de grès de Flandre et de verres de Bohême... Tout vient à point à qui sait attendre. Avec du temps et de la patience, disent les Chinois, la feuille du mûrier devient satin.

Avril 18...

Nous avons fait, aujourd'hui dimanche, une véritable équipée d'écoliers. Nous devions, comme tous les dimanches, dîner en famille chez ma belle-mère (le mardi, nous dinons chez ma mère à moi), et quelque agréable que soit ce dîner, la perspective d'un jour de campagne et de liberté nous souriait bien davantage. J'ai donc écrit un mot d'excuse et d'affection à ma belle-mère, et aussitôt après la messe, nous sommes partis, heureux, libres, et respirant avec ivresse l'air embaumé du printemps. La journée était magnifique ; sur les prés reverdis étincelaient le calice d'argent des pâquerettes et l'or des bassinets ; les haies qui enclosent les héritages nous livraient leurs anémones au parfum d'amanche, et sur les arbres des vergers, le printemps avait neigé. Tout dans les hameaux que nous traversions respirait le repos et la gaieté du dimanche, du jour du Seigneur, si doux au travailleur ; et nous-mêmes, pleins de joie, nous faisions l'aumône aux mendiants du chemin, nous donnions des gâteaux à la petite fille qui gardait mélancoliquement une chèvre au bord d'un fossé : je déposai au pied d'un calvaire rustique mon beau bouquet d'épines blanches. Nous dinâmes sur l'herbe, de quelques provisions que j'avais apportées et auxquelles une fermière du voisinage avait joint du laitage, des œufs et des pommes du dernier automne. Repas d'ermite, mais cœurs joyeux, dignes d'un festin de roi. Après nous être longtemps reposés, en lisant, en causant ou en laissant nos cœurs deviser dans le silence, nous revînmes à pas lents et par le plus long chemin. Julien me parlait de sa jeunesse ; il me racontait mille riens, qui, pour moi, ont un grand prix ; nous formions des projets ; nous examinâmes les maisons de campagne, à demi voilées derrière les massifs, et nous nous disions : « Dans quelques années, nous aurons aussi un cottage où nous viendrons en repos goûter les beaux jours. — Nos enfants joueront sur la pelouse... — Et nos vieux parents seront assis à l'ombre des tilleuls... »

— Je voudrais ce château, me dit Julien en me désignant le beau manoir de Nocé, dont les tours grises s'élevaient à l'horizon.

— Et moi, je me contenterais de cette jolie maison qui se montre à mi-côte. Je ne suis pas ambitieuse. »



En causant, en badinant ainsi, nous revînmes au logis, enchantés de notre journée, et tout embaumés de ce parfum de campagne et de liberté. Sophie, notre servante, avait eu une lumineuse inspiration; elle avait préparé un très-bon souper, auquel nous fîmes cordialement honneur. Et, bien las et bien contents, nous nous retirâmes, prêts à reprendre, le lendemain, mon cher mari, ses plaidoiries et ses *vacations*; moi, mes raccommodages et ma broderie.

Lundi... avril 18...

Les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Je suis allée, ce matin, voir ma belle-mère, et je l'ai trouvée fort mécontente de notre absence d'hier: « Je n'aurais pas cru, me dit-elle, que vous eussiez manqué à notre dîner de famille... C'est la première fois que mon fils ne dine pas avec nous le dimanche. »

Elle n'en a pas dit davantage, mais sa physionomie, froide et contrainte, parlait assez... J'étais gênée et contristée tout à la fois... Ma belle-mère est d'une bonté parfaite, mais une sensibilité vive, que de grands malheurs ont aiguës au lieu de l'émousser, l'a rendue susceptible... Nous mécontentement, ou, pour parler plus juste, son chagrin ne se trahit que par un mot, des yeux baissés qui évitent de vous regarder, un geste froid et une certaine expression de visage triste et résignée. Nous gardâmes le silence pendant quelque temps; ma belle-mère cousait; moi, je réfléchissais, et je sentais que, quelque attrait que pût avoir pour Julien et pour moi une journée d'indépendance, j'avais eu tort, très-grand tort, de l'entraîner à cette démarche, qui, aux yeux de sa mère, était un manque de procédés. Je repassais dans mon esprit tout ce que cette mère, si dévouée, veuve de bonne heure, avait fait pour ses enfants, et, tout attendrie, j'allais me jeter à son col et lui demander franchement pardon, quand ma belle-sœur Éléonore entra.

Éléonore est bonne et jolie, mais (j'ai eu maintes occasions de m'en apercevoir) elle est susceptible aussi, avec moins de cœur et d'esprit que sa mère. Elle vint vers moi, roide et la physionomie froide, me tendit le bout des doigts et me dit: « Je désire avoir avec vous une petite explication, ma sœur. — Quoi donc, chère Éléonore? — Vous avez à votre service une fille nommée Sophie? — Oui, chère Éléonore. — Vous l'avez prise! Vous ignoriez donc que je l'avais engagée, qu'elle devait entrer chez moi lundi dernier? — Je l'ignorais tout à fait, ma sœur. — Vraiment! mais on s'informe, on va aux renseignements, on consulte sa famille, ma sœur... Vous êtes un peu jeune... »

Cette leçon me fut donnée du ton le plus doucereusement amer, et accompagnée de beaucoup de commentaires blessants sur le tort que j'avais eu d'engager Sophie sans savoir, au préalable, si Sophie n'était pas engagée ailleurs. Mon amour-propre souffrait un peu; je me contins cependant, je ne dis rien, et quand le silence nous eut gagnées toutes les trois, je me levai, je saluai ces dames du mieux que je pus, et je me retirai. Seule chez moi, je pleurai un peu... Heureusement Julien n'était pas là.

Une heure après, maman vint me voir, et aussitôt, les mères ont des yeux de lynx, elle s'aperçut que, selon l'expression vulgaire, j'avais *quelque chose*. Je lui racontai ma mésaventure du matin; maman me prit la main, et me dit: « Que dit ton cœur, Isabelle? — Que j'ai eu tort envers ma belle-mère, et qu'Éléo-

nore a eu tort envers moi... — Cela est juste; je reconnais, dans ce qui t'est arrivé, le cœur d'une mère, qui se blesse facilement, et je reconnais aussi l'esprit un peu étroit, un peu tracassier, de la pauvre madame Granger (Éléonore). Voici pour toi, mon Isabelle, le temps de mettre en pratique l'aimable maxime de saint Paul: *Supporte-mutuel*, que je voudrais inscrire au-dessus de toutes les cheminées autour desquelles se rassemble une famille. Supporte, ma chère enfant, supporte ces petits ennuis avec douceur, avec bonté; ta dignité et ton bonheur y gagneront. Supporte les susceptibilités de ta belle-mère en pensant à tout ce que lui doit Julien, dont elle a fait un homme, et un homme distingué, à force de sacrifices et de vigilance. Supporte avec charité, avec compassion (mais cache bien la compassion et la charité), les travers d'Éléonore; tâche de gagner son amitié par l'irrésistible ascendant de la bonté, de l'égalité d'humeur et de la facilité dans le commerce de la vie. Tu es pieuse, ma fille: eh bien! voici le moment de faire honneur à la religion, en montrant, sans affectation, à ta nouvelle famille tous les bons et généreux sentiments qu'elle inspire... »

Et, se levant, maman alla prendre dans ma petite bibliothèque un livre qu'elle m'a donné, les *Lettres de saint François de Salles*; elle l'ouvrit, et chercha le passage suivant, qu'elle me fit lire:

« Votre famille aimera votre dévotion si elle vous reconnaît plus soigneuse de son bien, plus douce » aux occurrences des affaires, plus aimable à » prendre et ainsi du reste; monsieur votre mari, » s'il voit qu'à mesure que votre dévotion croît, vous » êtes plus cordiale en son endroit et plus souve en » l'affection que vous lui portez; messieurs vos parents » et amis, s'ils reconnaissent en vous plus de fran- » chise, de support et de condescendance à leurs vo- » lontés, qui ne seront pas contraires à celles de Dieu. » Bref, il faut, tant qu'il est possible, rendre votre dé- » votion attrayante (1). »

« Que ferai-je pour attirer Éléonore? dis-je. — Réfléchis, et ton bon cœur t'inspirera ce qu'il faut faire. As-tu parlé de ceci à ton mari? — Pas encore, maman. — Ne le tourmente pas à ce sujet; évite de lui faire entrevoir les petits défauts des personnes qui lui touchent de si près... Aujourd'hui, sous la première impression de l'amour que tu lui inspires, il prendrait ton parti avec trop de chaleur peut-être, et plus tard il te blâmerait de l'avoir mêlé à ces discussions qu'un peu de prudence arrêtera à leur source. Fais en sorte qu'il soit toujours pour sa mère ce qu'il a été jusqu'ici, un fils tendre et respectueux; et qu'elle ne s'aperçoive du mariage de Julien qu'en se trouvant une fille de plus. — Ah! maman, lui dis-je, je ne serai jamais la fille que d'une seule mère. »

Elle m'embrassa tendrement et me répondit: « Je garde ta première tendresse, chère amie, mais je réclame pour ta belle-mère ton respect, une juste confiance et des attentions de chaque jour. »

Je le promis sans peine, et pour me concilier Éléonore, je lui écrivis un mot, de ma plus belle main, en l'invitant à venir dîner ce soir même avec son mari, et la suppliai de ne pas oublier sa harpe. J'allai porter moi-même mon invitation à ma belle-mère, lui disant

(1) Lettre à la présidente Brûlart.



que nous voulions nous dédommager de notre absence d'hier. Elle me regut fort gracieusement; elle est vraiment très-bonne.

Mardi..... avril 18...

Notre soirée d'hier a été charmante. Julien était heureux de se trouver parmi les siens; Eléonore a chanté comme un ange, et joué de la harpe comme le roi David; ma belle-mère jouissait des succès de sa fille et de la gaieté de son fils. Tout le monde était content, et l'on s'est séparé fort tard, en se promettant de recommencer. Chère et sainte union de la famille, non, grâce aux conseils de ma mère, je ne vous troublerai jamais.

Mai 2...

J'ai reçu aujourd'hui une petite leçon dont je veux consigner le souvenir. Je faisais mes comptes de fin de mois; je chiffrais, je calculais, je réfléchissais; mais j'avais beau me creuser la cervelle, je me trouvais toujours en déficit de trente-cinq francs. Ces trente-cinq francs, qu'étaient-ils devenus? mes dépenses étaient enregistrées, mon livre faisait foi, je ne pouvais pas avoir tort, impossible! Tout à coup le mauvais esprit me souffla tout bas, bien bas, que Sophie, depuis quelque temps, était bien élégante, elle avait acheté en huit jours une robe, un tablier de soie et un bonnet. Voilà mes trente-cinq francs tout trouvés! évidemment Sophie n'est pas probe, elle aura, profitant d'un moment de distraction de ma part, ouvert le secrétaire et cédé à une tentation fatale... c'est clair comme le jour... Ces soupçons prirent racine dans mon esprit; mon père et Julien revinrent ensemble; je les leur communiquai... « Prends garde, ma fille, dit mon père, c'est une accusation grave; réfléchis, souviens-toi... — Ah! papa, j'ai bien consulté ma mémoire! Tout est inscrit là. »

Julien feuilletait mon petit registre, et, le tenant d'une main, de l'autre il jouait machinalement avec le cordon de la sonnette. Ce geste fixa mon attention, et donna comme une secousse étrange à ma mémoire. Je repris le registre, je le feuilletai à la hâte : j'avais oublié le compte du tapissier, les trente-cinq francs étaient retrouvés! Je le dis tout haut avec joie, et je me souvins tout bas que, pendant plusieurs jours, j'avais négligé d'écrire mes dépenses, et que, pour me les rappeler, j'avais eu besoin d'un grand effort de mémoire, effort impuissant, puisque j'avais oublié une somme assez importante. Julien, qui est si bon, était content de ma joie; mon père me caressait les cheveux en répétant : « Dame Isabeau, pour éviter les soupçons à l'endroit des autres, il faut de l'ordre et de la mémoire. Du désordre naît la défiance, et on doute plus volontiers des autres que de soi. Ne confie à tes domestiques ni tes clefs ni tes secrets, et tu ne te déieras ni de leur probité ni de leur discrétion; et si quelque chose te semble suspect, regarde autour de toi et en toi-même avant que de laisser le soupçon dépasser tes lèvres. M'entends-tu, enfant chérie? »

Je l'embrassai de tout mon cœur; mais, cependant, le soir, quand Julien fut retiré dans son cabinet, j'eus une explication avec Sophie sur ses toilettes étourdissantes, sur la robe à carreaux, le tablier et le bonnet pavoisé de rubans roses. Elle m'avoua, la pauvre fille, qu'elle avait retiré de la caisse d'épargne une petite somme qu'autrefois elle y avait déposée, afin d'être

brave comme Mélanie, la cuisinière de notre voisine. Je suis partie de là pour faire à Sophie un éloquent sermon sur l'économie, la modération. J'espère bien n'avoir pas prêché dans le désert...

Juin 18...

Demain, mon mari doit plaider en cour d'assises pour un malheureux accusé de meurtre. La victime était un colporteur qui, en traversant une lande, a été assassiné et dépouillé. L'accusé est un berger, qui, comme tous les gens de sa profession, est suspect aux campagnards par son humeur taciturne, sa vie solitaire et son extrême dénûment...

Mon cœur bat en pensant que demain la vie d'un homme dépendra, en grande partie, de l'éloquence et du talent de Julien.

Juin 18...

Julien est à l'audience, il plaide en ce moment pour ce malheureux abandonné de tous! O mon Dieu! donnez-lui les paroles qui persuadent; que la conviction de son âme passe dans celle des juges qui l'écourent!... Je me représente cette sombre salle d'assises, cet infortuné tremblant devant l'appareil imposant de la justice humaine, ces juges impassibles, le ministère public s'acharnant à la punition du meurtre, et mon mari, seul, défendant l'innocence! Mon cœur bat... mais, grâce au ciel, il palpite plus pour la vie du pauvre et grossier berger que pour les succès de Julien, et pourtant Julien m'est si cher!

Juin 18...

Il est acquitté! j'ai vu ce pauvre homme, je l'ai vu baigner les mains de mon mari de ses larmes reconnaissantes... Oh! que j'étais heureuse, heureuse et fière des talents de Julien!

Octobre 18...

Julien vient de gagner un important procès qui durait depuis plusieurs années, et la somme de ses honoraires a grossi notre budget d'une manière inespérée. Nous avons placé la moitié de cette somme; l'autre moitié, nous la destinions à acquérir quelques nouveaux meubles pour notre maison... Mais que choisir? Voilà la question. — Cette pendule représentant une *Vendangeuse*? — Ce beau tapis blanc à bouquets? — Ce meuble de velours rouge? — Cette bibliothèque en vieux bois sculpté? Tout cela est bien beau; nous hésitions, quand la même idée nous vint simultanément... non, je crois qu'elle vint d'abord à mon bon mari. Nous avons acheté une pendule fort simple, et du reste de la somme nous avons fait un petit établissement pour ce malheureux berger que mon mari a sauvé, mais à qui l'accusation capitale dont il avait été l'objet a fait perdre sa place. Il était sans pain et rebuté de tout le monde, ce pauvre François, et qui sait? la misère l'aurait peut-être poussé au crime... Maintenant, placé dans une autre commune, ayant à bail une petite métairie, il pourra vivre heureux et demeurer honnête homme! O belle Vendangeuse de bronze, je ne vous regrette pas!

Décembre 18...

Ma bonne grand'maman est bien malade; elle s'affaiblit sensiblement. Quelle douleur pour mes parents!



Décembre 18...

Notre chère malade a succombé à ses souffrances ; sa mort a été l'écho de sa vie, douce, paisible et pleine d'une immuable espérance. Elle regardait le crucifix avec l'attention la plus tendre, et ses yeux ne quittaient l'image du Sauveur que pour se fixer sur nous, qui entourions toujours son lit... Elle m'a bénie en me disant : « Isabelle, j'aurais voulu vivre quelques

semaines de plus pour bénir ton enfant... Dis-lui un jour que son aïeule l'aimait d'avance, et qu'elle a beaucoup prié pour lui... Adieu, chère fille ; que tes enfants te rendent les soins que tu as eus de moi !... je prierai pour vous tous... toujours. »

O mon Dieu ! exaucez ses prières, surtout pour mon enfant... et consolez mon père et ma mère, qui sont si affligés !

(La suite à un autre numéro.)

## LA VENERANDA

OU

### L'HOTEL DE LA PÊCHE ROUGE.

Pendant une soirée de décembre, au moment où le crépuscule remplaçait un soleil vif, mais souvent obscurci par d'épais nuages, Gabrielle de Boinsancy regardait, en rêvant, les barques de pêcheurs qui sillonnaient le golfe de Naples.

« Vous le voyez, mademoiselle, dit en entrant une jeune paysanne bretonne avec un accent tout ému, vous le voyez, tout le monde se hâte de rentrer dans le port et de quitter cette vilaine mer ; l'orage n'est pas loin, soyez-en sûre, et qui sait combien de temps il durera, dans ce pays où il tonne hiver comme été, où l'on voit les éclairs en même temps que la neige ? un drôle de pays ! On dit que le bon Dieu est partout ; mais il me semble que s'il était à Naples...

— Où voulez-vous en venir, Marianne, avec cette nouvelle sortie contre une ville que tout le monde admire ?

— Si je parle de la ville, je ne sais pas pourquoi, mademoiselle ; c'est la peur qui me tourmente... Est-ce que mademoiselle pense encore à partir au point du jour ? reprit la jeune femme de chambre d'une voix qui implorait une réponse négative.

— Ce n'est pas moi qui règle ces choses-là. Mon père a décidé que nous nous embarquerions sur la *Maria Cristina*. Si elle quitte le port demain, il faudra bien la suivre. Vous avez peur de tout, ma pauvre Marianne, mais mon père n'a peur de rien.

— Et mademoiselle n'a pas peur non plus ?

— Sans être aussi brave que mon père, je ne me sens pas fort effrayée, dit en riant mademoiselle de Boinsancy.

— Mademoiselle est bien heureuse ; pour moi, je me sens toute suffoquée rien qu'à voir ces grosses vagues qui ont l'air de vouloir grimper jusqu'à la croisée où nous sommes ; sans compter le Vésuve qui fait des siennes... Voyez, voyez, ne dirait-on pas qu'il va mettre le feu partout !

— Ah ! vous avez peur aussi du Vésuve ? dit Gabrielle, qui s'amusait souvent des terreurs de cette jeune fille.

— Et je crois qu'on peut avoir peur à moins ! Si mademoiselle savait... si mademoiselle me permettait de lui dire...

— Mais, certainement, Marianne, si cela peut vous faire plaisir.

— Eh bien, mademoiselle, il paraît que cette sorte de feu qu'ils appellent la *nave*...

— La lave, Marianne.

— La lave, s'il plaît à mademoiselle. Je disais donc qu'une fois, à ce qu'il paraît, cette chose est descendue de la montagne, qu'elle est venue tout le long, tout le long du chemin, du côté de Portici, et qu'elle allait entrer droit dans la ville, si l'on n'eût amené devant elle l'image de saint Borromée ou de saint Janvier, je ne sais plus lequel des deux...

— Je connais ce fait, mais je n'y vois rien d'inquietant ; il prouve, au contraire, que la ville est bien protégée.

— C'est très-bien, mademoiselle ; mais si les saints allaient se mettre de mauvaise humeur et laisser faire le Vésuve ?... S'il n'y avait que cela encore... je n'ai pas tout dit.

— Parlez, Marianne ; tout ce qui regarde le Vésuve m'intéresse beaucoup.

— Mademoiselle lui fait bien de l'honneur... Elle saura donc, je ne l'invente pas par malice, c'est le cuisinier de monsieur qui me l'a raconté l'autre jour...

— Voyons ce que conte le cuisinier ?

— Oh ! ça n'est pas gai du tout ! Il dit qu'un jour cette maudite montagne a jeté tant de cendres sur la ville, qu'on y entrerait jusqu'aux genoux ; qu'on ne voyait plus clair en plein midi, et qu'on n'entendait même plus sonner les heures ; si bien qu'on ne comprenait plus rien ni au jour ni à la nuit, et que les gens se heurtaient et se renversaient les uns les autres dans les rues... Enfin, qu'on était comme étouffé dans cette cendre... Est-ce que cela est possible, mademoiselle ?

— Tout cela est parfaitement vrai.

— Et mademoiselle peut habiter un pays si dangereux ?

— Mais, il me semble que nous partons demain ?

— Oh ! mon Dieu, c'est vrai, et c'est encore bien plus triste ; la montagne n'est pas trop malicieuse pour le moment, tandis que l'eau hurle de toutes ses forces.

— Allons, décidez-vous, Marianne ; désirez-vous partir, désirez-vous rester ?

— J'aimerais bien partir, si monsieur voulait prendre les grandes routes, dans une bonne voiture bien solide ; mais rentrer dans une de ces maisons de plan-



ches où il faut tant souffrir ! et encore voir l'eau faire toutes ses grimaces, comme devant *Libourne* !...

— *Libourne*, Marianne.

— *Liborné*, s'il plaît à mademoiselle ; mais, ça n'empêche pas qu'on allait tout de travers, qu'on avait l'air de monter au ciel, et, tout de suite après, de descendre dans l'enfer ; qu'on entendait craquer la baraque, Dieu sait comme ! Sans compter cette chose que vous appelez *une pompe de feu*, qui soufflait comme une grosse bête ! Et encore le vent qui s'en mêlait, en sifflant si aigre, qu'on aurait dit une troupe d'oiseaux de malheur... Et la vaiselle... les chaises... les tables qui battaient... vous rappelez-vous ce tintamarre ?... Si nous ne sommes pas devenues sourdes, allez, mademoiselle, c'est que nous avons de bonnes oreilles... Et dire que voilà le même temps ! et qu'il nous faudra passer par les mêmes peines !

— Vous les racontez si bien, vraiment, qu'il serait dommage de ne pas vous en donner l'occasion.

— Mademoiselle, qui est si bonne, se moque de moi quand j'ai si grande envie de pleurer, dit Marianne en étouffant un gros soupir.

— Eh bien, ma pauvre fille, je vais vous parler sérieusement, reprit mademoiselle de Boissancy avec beaucoup de douceur ; nous partirons, malgré le mauvais temps, parce que mon frère nous attend à Florence, où mon père a, d'ailleurs, une mission pressée près de notre ambassadeur, et nous prendrons la mer pour être plus tôt arrivés.

— Mademoiselle parle toujours bien, dit Marianne en reprenant, pour se retirer, le plateau couvert de glaces et de granits, qu'elle avait apporté en entrant ; mais, tout de même, la mer est bien méchante, et nous sommes bien jeunes, vous et moi, pour nous exposer à mourir. »

Le lendemain, la *Maria Cristina* s'appropriait à partir. M. de Boissancy arrivait des premiers, avec sa fille et ceux des gens de sa maison qui devaient s'embarquer avec lui.

Une sourde rumeur, venant de l'air et des flots, semblait saluer le jour naissant. Les mâts se courbaient sous le vent, et le bâtiment, encoeretenue par son ancre, suivait les oscillations des vagues légèrement agitées ; du sommet du Vésuve s'échappait, pour s'étendre sur la mer, comme le bras d'un géant, une colonne de fumée ardente ; et des ruisseaux de lave, formant sur le penchant de la montagne la figure d'un delta, brillaient et scintillaient comme des pierres précieuses.

Gabrielle, qui aimait avec passion les grands spectacles de la nature, se tenait immobile sur la dunette, et Marianne était allée se blottir dans sa cabine, se bouchant les oreilles et fermant les yeux, pour échapper aux présages d'une tempête qui pourtant ne devait pas éclater, et semblait ne s'être annoncée que pour plaire à la jeune imagination de mademoiselle de Boissancy, en donnant plus d'animation à la scène qui s'offrait à ses regards.

Quand le soleil parut à l'horizon, la cloche fit entendre le dernier appel ; le timonier prit sa place à la barre ; les hommes du quart se réunirent ; les barquettes firent force de rames pour amener les voyageurs retardataires. Ce fut, pendant un quart d'heure, un grand pêle-mêle de gens et d'effets, un grand mouvement dans tout l'équipage ; puis on dégagait les amarres, le bâtiment se mit en marche, et les passagers étendirent les mains pour échanger de derniers adieux

avec les parents et les amis, qui étaient restés sur le rivage.

En passant on salua Pausilippe, où repose Virgile. Les yeux charmés de Gabrielle purent longtemps errer sur les lignes gracieuses qui encadraient ces rives, ou sur les groupes bizarres des rochers amoncelés par les secousses volcaniques.

Au moment où l'on entraînait un peu plus en pleine mer, mademoiselle de Boissancy, moins distraite, aperçut sa femme de chambre se tenant debout près d'elle, et la regardant d'un air étrange et mystérieux.

« Vous avez quelque chose à me dire, Marianne ? lui demanda Gabrielle.

— Si mademoiselle voulait ne pas trop se moquer de moi...

— Je vous promets d'être très-sérieuse, quoi que vous puissiez me dire.

— Eh bien, mademoiselle, vous voyez comme le gros temps s'est calmé tout à coup ?

— Je l'aurais deviné en vous voyant si tranquille.

— Savez-vous, mademoiselle, d'où est venu ce bonheur ?

— C'est probablement parce que la Providence en a décidé ainsi.

— Hum !... il y bien autre chose ! fit Marianne d'un ton qui provoquait une question de sa maîtresse.

— Vous voulez peut-être dire que vous avez beaucoup prié pour cela ?

— Mademoiselle sait bien que je n'ai pas tant de pouvoir, autrement j'aurais empêché le bouleversement de *Libourne*...

— Alors, venez au fait. A qui devons-nous de voir la mer ainsi apaisée ?

— Nous le devons à cette vieille femme que vous voyez là-bas, coiffée d'un mouchoir rouge, et qui se tient accroupie tout au bord du bateau, comme si elle voulait parler de plus près à l'eau pour la faire taire.

— Pour le coup, vous abusez de ma promesse, dit Gabrielle en retenant à peine le fou rire qui la suffoquait. Je voudrais bien ne pas manquer à la parole que je vous ai donnée ; mais, en vérité, quand je me suis engagée à ne pas rire, j'étais loin de penser que vous me raconteriez des choses si bouffonnes.

— Mademoiselle est toujours la maîtresse ; mais c'est pourtant bien vrai, ce que je dis là.

— Et quels sont vos gages, pour que vous accordiez tant de foi à cette vieille Italienne, sèche et jaune, qui a plutôt l'air d'un carton peint que d'un être vivant ?

— C'est bien pour cela que je la crois ! Puisque cette femme commande à l'eau et au feu, à la terre et à l'air, comme elle dit, il faut bien qu'elle ne soit pas de ce monde. Mademoiselle ne voit donc pas que c'est une *méga* ?

— Vous voulez dire *una maga*, je pense.

— Mademoiselle peut arranger le mot selon son plaisir, je n'y tiens pas du tout ; mais enfin, *méga* ou *namaga*, ça veut dire quelque chose comme sorcière, voilà qui est sûr.

— Je ne dis pas non, Marianne ; mais cela ne me prouve pas qu'il y ait des sorcières, et que cette femme en soit une.

— Si elle n'était pas sorcière, comment saurait-elle que monsieur est attaché à l'ambassade de Naples ; que madame est arrivée à Rome depuis peu ; que M. Francis est parti en avant, et que nous devons aller le re-



joindre à Florence, pour aller tous ensemble trouver ma maîtresse? En est-ce de la *devination* ça?

— Cette femme vous aura fait parler, et puis elle aura fait la sorcière, en vous répétant vos propres paroles.

— Je jure à mademoiselle que je n'ai rien dit du tout. Après, c'est qu'elle en sait bien d'autres! Ce n'est pas moi qui lui ai appris ce qui doit nous arriver sur les chemins.

— Ah! vraiment, elle prophétise? C'est de mieux en mieux, et vous me donnez quelque envie d'entendre cette sibylle.

Mon père, dit Gabrielle à M. de Boisanancy qui était occupé à écrire des notes à quelques pas de là, me permettez-vous d'avoir un entretien de quelques instants avec une devineresse que vient de découvrir Marianne?

— Vous êtes une fille raisonnable et sensée, répondit le diplomate, et si une telle conversation vous amuse, je n'y vois pas d'inconvénient.

La vieille fut appelée; ses vêtements annonçaient une extrême pauvreté; et sa figure osseuse, ses bras amaigris, disaient assez qu'elle était habituée aux privations et à la souffrance.

Elle s'avança, avec cette attitude obséquieuse qui gâte si souvent ce qu'il y a de vraiment poétique dans la portion la plus infime du peuple italien; et, s'adressant à la jeune Française avec ce mélange de respect profond et de familiarité, qui est également particulier à ce pays : « *Son Excellence me fait demander, dit-elle, et je serai beaucoup honorée de dire la bonne aventure à une si jolie signorina.* »

— Parlez-moi en italien et supprimez toute flatterie, dit Gabrielle en pur toscan.

— J'obéirai, dit la vieille.

— Je ne tiens pas précisément à mon horoscope, reprit mademoiselle de Boisanancy, mais je désirerais savoir ce que vous avez pu dire à cette jeune fille touchant ma famille et les événements de notre prochain voyage.

— Ce qu'on dit à une camériste est sans conséquence et sans danger, mais je ne me sens pas le parler aussi franc devant une personne comme mademoiselle.

— Je ne réclame de vous rien de plus que la stricte politesse dont j'userai moi-même dans notre entretien; dites-moi donc, avant tout, si vous avez réellement apaisé la tempête qui nous menaçait?

— Elle n'est peut-être qu'endormie, dit l'Italienne; regardez plutôt les lames, elles sont d'un beau vert clair et comme frangées d'argent... Eh bien, nous autres Italiens, quand nous disons *faccia verde*, nous voulons dire cœur perfide; entendez-vous bien cela?

— Est-ce un naufrage que vous nous présagez?

— Je n'ai pas parlé de naufrage, cara signora; seulement, quand je vous aurai quittée pour me rendre aux eaux, où m'envoie la charité de notre bon souverain, c'est-à-dire quand on m'aura débarquée à Civita-Vecchia, ne gardez pas ce vêtement léger et ces pantoufles, car le mistral sera froid et l'eau salée pourra bien venir laver vos jolis pieds.

— Pour prédire cela, il suffit de connaître un peu la mer, dit la jeune fille à Marianne, qui la tirait par la manche.

— Est-il aussi facile d'affirmer que vous ne trouverez plus votre frère à Florence et que vous ferez sans lui le voyage de Rome?

— Et comment le savez-vous? dit vivement Gabrielle, qui, malgré son incrédulité, se sentait contrariée par ce pronostic.

— Parce que je connais le caractère courageux et aventureux du jeune homme. Que lui importe à lui de voyager seul, à cheval, par des routes dangereuses, surtout quand c'est une mère chérie qui l'appelle près de...?

— Ma mère est malade! » s'écria Gabrielle effrayée. Puis elle eut honte d'elle-même et se tut subitement, ne sachant comment expliquer son exclamation.

La vieille reprit : — Je n'ai rien dit, signora; prenez que je n'ai rien dit. J'ai souvent la parole trop prompte. J'espère que vous trouverez votre respectable mère bien remise de toutes les fatigues et des ennuis que lui a donnés l'héritage de son vieil oncle. Quant à M. Francis, avec son air martial, ses moustaches brunes et ses yeux si grands et si noirs, il fera bien tête, il faut le croire, soit aux vivants, soit aux esprits qu'il pourra rencontrer dans les solitudes qu'il doit parcourir en ce moment.

— Mon Dieu, protégez mon frère partout où il peut se trouver! » dit involontairement mademoiselle de Boisanancy.

La sorcière n'eut pas l'air d'avoir entendu ces paroles, plutôt murmurées que prononcées, et Gabrielle se remettant aussitôt, lui dit :

« En fait d'esprits, je n'ai jamais eu affaire qu'à mon ange gardien, et j'espère que mon frère se trouve tout à fait dans les mêmes conditions. Quant aux autres dangers, Francis de Boisanancy compte parmi les plus braves de notre brave nation, et d'ailleurs, il est toujours si bien armé, que dix bravi napolitains ou romains ne pourraient pas beaucoup lui nuire.

— Orgoliosa! murmura la vieille entre ses lèvres minces comme des lames de couteau; puis, composant son visage, elle reprit avec une humilité affectée : — Je ne suis qu'une pauvre servante de saint Janvier, notre grand protecteur, et je puis me tromper bien souvent dans ce que mon faible esprit aperçoit des choses lointaines; prenons que je n'ai rien dit du chevalier Francis de Boisanancy. Cependant, signorina bellissima, malgré votre mépris pour ma seconde vue, retenez bien ce que je vais vous dire : « *Sia matina ossia sera, di Francilione si guarda. — Alla Veranda poco muova poco riguarda.* »

Gabrielle avait à peine entendu cet avertissement en forme d'oracle. Sans se laisser gagner par la superstition, elle ne comprenait pas comment une conversation entre la vieille femme, qui savait si peu de français, et sa femme de chambre, qui savait encore moins d'italien, avait pu fixer dans l'esprit de l'Italienne tant de détails précis sur sa famille. Elle les repassait dans sa mémoire, les vérifiait tous, et les trouvant d'une incontestable exactitude, elle ne pouvait s'empêcher de reconnaître une sagacité merveilleuse dans l'être bizarre qui se trouvait devant elle.

L'intelligence de cette femme l'effrayait presque autant qu'eût pu le faire le pouvoir surnaturel qu'elle s'attribuait.

La maga se tenait immobile devant Gabrielle; on eût dit qu'elle l'a regardait penser. Puis, comme si elle eût définitivement compris qu'elle ne gagnerait rien du côté de la superstition sur une personne dont le front et le regard annonçaient la fierté et le courage, elle laissa dominer son orgueil d'inspirée par ses instincts de mendicante, tendit la main vers la



jeune fille en s'inclinant profondément, et lui dit de sa voix la plus humble :

« Un avertissement d'amie ne mérite-t-il pas quelque récompense ? »

Gabrielle tira sa bourse, et remettant un ducat aux mains de la vieille femme : « Tenez, dit-elle, il est juste que je vous paye votre temps, si ce n'est vos paroles ! »

L'Italienne en se retirant fit un signe à Marianne, qui la rejoignit à l'extrémité opposée de la place occupée par mademoiselle de Boisnancy.

Le bâtiment, favorisé par un vent du sud, eut bientôt rencontré le port de Civita-Vecchia ; c'était le terme que la sorcière avait assigné à son voyage. Elle entra la première dans l'une des barques qui attendaient les passagers pour les conduire à terre, et se retournant du côté de mademoiselle de Boisnancy, elle dit assez haut pour être entendue et comme si elle parlait d'une personne morte : « Pauvre petite blonde, c'est dommage pourtant, elle était si jolie ! »

En ce moment monsieur de Boisnancy s'approchait de sa fille. « Qu'avez-vous, ma Gabrielle ? lui demanda-t-il avec tendresse, je vous trouve d'une extrême pâleur. Souffririez-vous de la mer ? »

— Non, mon père, mais il faut que je vous avoue ma faiblesse : cette magicienne m'a troublée en me parlant de ma mère et de mon frère.

— Je vous crois incapable d'une semblable puérité, dit le diplomate ; j'aime à croire que vous cédez plutôt, sans vous en douter, à l'influence du temps, qui décidément n'est pas aussi beau que je l'espérais. Voyez, nous n'avons plus le même vent ! »

En effet, le mistral commençait à gêner la manœuvre, et le capitaine venait de constater que la marche du bateau avait bien ralenti pendant la dernière demi-heure.

« Elle l'a bien annoncé, le mauvais temps, et le voilà, disait la jeune Bretonne toute tremblante ; mademoiselle conviendra-t-elle que cette femme en sait plus long que nous ? »

— Cette femme a vu venir le grain, dit Gabrielle, qui retrouvait tout son calme à l'approche d'un véritable danger.

La tourmente vint en effet et dura pendant la nuit entière. Le bâtiment fut emporté vers les côtes d'Afrique. Gabrielle ne quitta pas le pont et soutint cet assaut comme une vaillante fille de la Bretagne ; elle ne put s'empêcher cependant de penser aux prédictions de la sorcière quand elle sentit son manteau devenir froid sur ses épaules et ses pieds glacés par sa chaussure mouillée.

Après bien des vicissitudes, la *Maria-Cristina* jetait l'ancre dans le port de Livourne, cinq jours après son départ.

M. de Boisnancy se rendit en toute hâte à Florence, où, à la grande consternation de Gabrielle, il ne trouva pas son fils. Francis était parti, lui dit-on, depuis quatre jours, rappelé à Rome par une lettre très-pres-sante.

« Mais au moins il a dû me donner une explication de ce brusque départ ? demanda M. de Boisnancy.

— Sans doute, répondit la personne qui dirigeait l'hôtel des Ambassadeurs, il y aura une lettre pour Sa Seigneurie dans la chambre du chevalier. »

On questionna, l'un après l'autre, tous les gens de la maison ; on fit une recherche minutieuse partout où pouvait se glisser un carré de papier, ce

fut en vain. Pas une ligne à l'adresse de M. de Boisnancy ne fut trouvée. L'inquiétude excitée par l'absence inattendue du jeune homme fut encore augmentée par le mystère de cette étrange disparition.

« La vieille le savait bien, dit Marianne.

— Un malheur arrivé à ma mère, dit Gabrielle, a pu seul éloigner mon frère de cette ville au moment où nous devions y arriver. »

M. de Boisnancy, tout en insistant sur la futilité des conjectures, expédiait à la hâte l'affaire dont il était chargé : elle fut terminée en deux jours ; mais un incident vint encore contrarier ses projets. Au moment de donner le coup de fouet qui devait lancer les chevaux, le postillon reçut une pierre à la tête, et la commotion en fut si violente, qu'il fut impossible à cet homme de garder l'équilibre ; il tomba, les mains embarrassées dans les guides, et cette chute le mit dans l'impossibilité de fournir sa course.

La pierre avait dû être lancée d'assez près, mais un groupe qui s'était formé autour d'un chanteur, tout près de là, avait favorisé l'évasion du coupable.

Ce contre-temps fit venir des larmes aux yeux de Gabrielle, mais son attention fut bientôt attirée par une voix qui disait assez près d'elle : « C'est pour lui apprendre à s'emparer des pratiques de Balzamore. » Elle regarda vivement à l'entour sans pouvoir attribuer à personne les paroles qu'elle venait d'entendre.

Marianne criait et pleurait, disant qu'elle ne reverrait plus la France. Son trouble était si grand qu'elle grondait mademoiselle de Boisnancy et ne songeait plus à lui parler à la troisième personne.

Gabrielle se laissait dire qu'elle « aurait dû accorder » plus d'attention et plus de confiance aux conseils » de la *malaga*, qu'elle était punie pour avoir douté ; elle éprouvait un malaise dont elle ne voulait pas même chercher la cause, craignant de trouver dans sa pensée quelque alliage de superstition, mêlé à sa juste sollicitude de fille et de sœur.

Le comte fit assez bonne contenance ; mais quand on vint lui annoncer que le postillon, mis hors de service, ne pourrait être remplacé avant le lendemain, sa patience diplomatique fut sur le point de se montrer en défaut.

Les heures les plus anxieuses passent enfin ; la voiture, cette fois attelée de chevaux noirs comme l'ébène et conduite par un homme agile, hardi et d'une stature colossale, reçut les impatients voyageurs et partit avec une vélocité si grande qu'on l'eût dite emportée par leurs désirs.

« Addio, addio, Balzamore ! criait une jeune fille qui se trouva sur la route, à quelque distance de la ville ; addio e torna presto.

— Balzamore ! dit Gabrielle émue, cet homme s'appelle Balzamore ?

— Et pourquoi pas, ma fille ? dit avec calme M. de Boisnancy ; ce nom n'excède pas les fantaisies poétiques d'un postillon italien ?

— Ce n'est pas le nom qui m'étonne, mon père, je suis surprise parce que j'étais avertie que cet homme devait venir.

— A merveille ! dit le comte en souriant, vous progressez à l'école de votre femme de chambre. »

Gabrielle, comme il arrive à tout esprit élevé, rit de bon cœur de sa naïveté ; cependant, comme pour prendre une revanche, elle força le diplomate à convenir que le nom de leur conducteur, mêlé à l'incident de la veille, était un de ces rapprochements qui



méritoient quelque attention dans le pays qu'ils avaient à parcourir.

Des coups de sifflet répétés à chaque cime, et auxquels répondaient du fond des vallées des bruits semblables, qu'il était difficile d'attribuer aux échos, vinrent à l'appui du premier soupçon.

M. de Boissancy profita de la première montée pour mettre, en présence de Balzamore, des capsules à ses pistolets, et fit briller la lame d'un poignard aux derniers rayons d'un soleil couchant.

« Votre Excellence est bien armée, dit négligemment le postillon, qui en ce moment marchait à la tête de l'équipage.

— Mais passablement, répondit M. de Boissancy.

— A quoi bon ? dit l'Italien ; cela ne sert de rien contre les esprits malfaisants, et, quoi qu'on en dise, les esprits sont le seul vrai danger qu'on puisse rencontrer sur le chemin de Francilione.

— A Francilione ! Nous allons à Francilione ! s'écria Marianne avec des regards effarés. Je ne veux pas aller à Francilione.

— Cara, répliqua ironiquement Balzamore, nous y coucherons ce soir.

— A ces mots, la femme de chambre fut prise d'un tremblement nerveux.

— Mais qu'avez-vous, Marianne ? demandait Gabrielle, qui peut vous mettre en cet état ?

— Vous ne savez donc plus ce qu'a dit la sorcière de ce maudit pays de Francilione ?

— Je crois que je ne l'ai pas entendu.

— Eh bien ! le voilà ! je le lui ai fait écrire, et quoique je ne comprenne pas l'italien, je sais bien ce que cela veut dire : c'est que si nous allons à Francilione, on nous y *gardera*, c'est-à-dire qu'on nous tuera.

— Est-il donc bien indispensable de s'arrêter en route ? demanda Gabrielle.

— Votre Excellence ne trouverait pas un postillon sur la route, et je ne puis, signorina, conduire nuit et jour sans prendre quelques heures de repos.

— Mais ne pourrait-on s'arrêter ailleurs qu'à ce Francilione, qui donne des attaques de nerfs à ma femme de chambre ?

— Il y a bien la *Veneranda*, dit indifféremment Balzamore.

— Eh bien ! soit ! à la *Veneranda* ! Y a-t-il un hôtel convenable, où nous puissions nous loger ?

— J'ai quelques scrupules à conseiller cela à Votre Seigneurie, dit l'Italien, c'est par là que toutes les sorcières du pays tiennent leur sabbat, et l'hôtel de la Pêche Rouge pourrait bien s'en ressentir un peu.

— Mon père, quel est votre avis ? demanda Gabrielle.

— Mon avis est qu'on aille par les moyens les plus prompts.

— Alors, c'est la *Veneranda*, dit le postillon en cherchant à paraître consterné.

M. de Boissancy craignit d'avoir été dupe de son conducteur, lorsqu'il apprit que celui-ci avait passé à côté de Francilione sans l'avertir, et sans soulever de nouveau la question relative au lieu où l'on s'arrêterait pour coucher.

L'aspect de la *Veneranda*, où l'on arriva le soir, n'était pas très-rassurant. L'*osteria* de la Pêche Rouge et ses dépendances étaient les seuls bâtiments qui s'élevassent dans ce désert, à plusieurs milles à la ronde. Une madone, placée sur une poterne, donnait son nom à la contrée ; sur les murs de la pièce principale

de l'hôtellerie, de grosses pêches rouges, peintes à fresque sur un fond jaune clair, servaient de complément à l'enseigne.

En général, les peintures du lieu étaient d'un rouge vif, dur à l'œil, qui faisait songer à des scènes sanglantes. Du reste, les appartements, remis à neuf, étaient d'une assez bonne apparence ; la cuisine seulement semblait avoir été faite pour servir de repaire aux malfaiteurs de tout le voisinage : la compagnie qu'y rencontrèrent les voyageurs, lorsqu'ils y entrèrent pour se chauffer, augmentait encore cette impression.

Trois hommes, ayant à peu près la taille et les allures du postillon Balzamore, allaient et venaient, sans qu'on pût comprendre à quoi ils étaient employés. Leur costume était assez pittoresque, mais dans le plus complet délabrement. Un quatrième personnage, qui paraissait être leur chef, faisait aux étrangers les honneurs de la *Veneranda* avec d'emphatiques éloges sur la réception qui les y attendait.

Deux servantes s'occupaient de la cuisine, sous la conduite de l'hôte. Une jeune femme faisait souper plusieurs enfants attablés à l'un des angles de l'appartement.

M. de Boissancy et les siens étaient assis auprès de la cheminée, éclairée par deux grandes torches de résine qui projetaient des lueurs vacillantes et incertaines dans l'appartement enfumé.

« Que Leurs Excellences me pardonnent, dit l'hôte, de les retenir si longtemps dans ce lieu incommode ; le brasero aura bientôt échauffé les chambres que je leur destine. »

En ce moment une dispute s'éleva entre la jeune femme et une petite fille de trois ans à peu près. L'enfant parlait avec une sorte de véhémence qui attira tous les regards de son côté :

« Je n'en veux pas ! je n'en veux pas ! répétait la petite avec des pleurs et des cris.

— Qu'a donc la Ninetta ? demanda l'hôtelier à sa femme ; empêche-la d'ennuyer ainsi Leurs Seigneuries.

— Que puis-je y faire, Benito ? elle crie parce qu'elle a faim, et ne veut pas du pain que je lui donne.

— Et pourquoi cela, ma Ninettina ? dit le père, qui affectionnait particulièrement cette petite fille.

— Parce que ma mère a coupé ce pain avec le couteau qui a tué le monsieur ! dit l'enfant tout en larmes.

— Miracle ! miracle ! crièrent les Italiens qui s'étaient approchés. Oui, miracle ! dit l'un d'eux ; l'enfant était au maillot quand la chose s'est faite.

— Birboni ! murmura le chef en serrant les dents ; et de sa main droite il prit à la gorge le dernier qui avait parlé, tandis qu'il montrait aux autres avec l'index de sa main gauche le stylet retenu dans sa ceinture.

Tout rentra dans le calme comme par enchantement. L'action de Benito s'était passée vite et sans bruit ; il put donc espérer que les étrangers ne l'avaient pas remarquée.

« Leurs Excellences comprennent-elles l'italien ? demanda l'hôtelier d'un ton demi-humble, demi-menaçant.

— L'italien ? un peu, répondit le diplomate ; mais ici vous parlez un dialecte qui m'est tout à fait inconnu.

— Vous n'avez donc pas entendu le babillage de cette petite ?



— Il me semble qu'elle voulait manger avec un grand couteau.

— Sa mère a bien fait de le lui refuser, » reprit, avec une grande présence d'esprit, mademoiselle de Boinsancy.

En ce moment, on venait chercher les voyageurs pour les conduire dans leurs appartements. Les chambres étaient séparées par une salle à manger où l'on soupa. Mademoiselle de Boinsancy n'osait parler à son père de toutes les craintes qu'avait éveillées en elle la scène dont ils avaient été témoins : l'une ou l'autre des servantes ne les avait pas quittés pendant le repas, et il était fort possible que ces jeunes filles comprissent le français.

Après le souper, Gabrielle laissa Marianne faire quelques dispositions dans sa chambre, et entra dans celle de son père.

« Où sommes-nous ? dit-elle tout bas.

— Ma fille, voici deux pistolets chargés, dit le comte; au moindre signe de danger vous en tirerez un, il me servira de signal. Retirez-vous, de peur qu'on ne devine nos soupçons. Fermez bien votre porte intérieurement, et cachez à votre femme de chambre ce qui s'est passé il y a quelques heures. Quand elle sera endormie j'irai vous rejoindre, et nous nous concerterons pour conjurer ce péril.

— Marianne ne se doute de rien, dit Gabrielle; elle ne songe qu'à détourner les esprits, par le silence et la discrétion de ses regards, selon les conseils de la bohémienne.

— Gabrielle, je suis très-content de vous, » dit M. de Boinsancy avec calme; et cependant, ce ne fut pas sans une certaine émotion de crainte qu'il baisa le front de sa fille.

Gabrielle retourna près de sa femme de chambre; l'air de résignation et de courage de la jeune Française donnait à ses traits délicats, à la transparence de son visage, quelque chose de surnaturel. On eût dit une sainte s'apprêtant au martyre.

« Marianne, dit la jeune fille, faisons la prière en commun et à voix haute.

— C'est bien de l'honneur que me fait mademoiselle, mais le bruit va les faire venir.

— Qui donc ?

— Mademoiselle le sait bien.

— Je crois, au contraire, que notre prière pourra les éloigner.

— Qui, mademoiselle ?

— Les esprits malfaisants; c'est bien de cela que vous parlez...

— Alors prions donc vite ! Et la jeune fille se mit à genoux ; mais elle cacha sa tête dans ses mains, en se rappelant le *poco riguarda* de la sorcière.

— Vais-je déshabiller mademoiselle ? dit bien bas la femme de chambre.

— Non, je vais me jeter sur mon lit telle que je me trouve. »

Marianne se plaça sur une bergère, la tête appuyée contre son lit pour ne rien voir ; mais elle fut bien troublée en s'apercevant que Gabrielle, tout à fait indocile au *poco si muover*, explorait la chambre en tous sens.

Mademoiselle de Boinsancy n'avait rien découvert qui eût l'apparence d'une entrée secrète dans la pièce où elle se trouvait ; après cette recherche, elle pria avec ferveur, mit sa confiance dans le secours divin, offrant néanmoins sa vie avec résignation, s'il entraient dans les desseins de Dieu de la reprendre.

Minuit sonna lentement. Rien ne s'était encore produit qui déterminât mademoiselle de Boinsancy à réclamer l'intervention de son père, et elle attendait avec impatience le moment où le comte trouverait opportun de venir la trouver.

Une circonstance augmente encore les anxiétés de cette attente. Gabrielle, en jetant les yeux sur la mince chandelle qu'on lui avait laissée pour tout luminaire, s'aperçoit qu'elle pouvait durer au plus un quart d'heure : « C'est avec intention, se dit-elle, qu'on m'expose à passer la nuit dans l'obscurité. » Mais, sans trop perdre courage, elle souffle résolument sur la lumière, après avoir mis quelques allumettes à sa portée, réservant cette ressource pour le moment décisif qu'elle pressentait.

Pour suppléer à la maigre clarté dont elle venait de se priver, elle s'approche de la croisée pour en écarter les rideaux et laisser entrer les rayons de la lune, qui devait répandre ses splendeurs sur l'immense plaine de Rome ; mais les contrevents étaient épais et interceptaient toute communication avec le dehors. Elle essaye de les ouvrir, ils résistent. De plus en plus émue, elle cherche quelque fissure par où elle puisse jeter un coup d'œil sur les abords de cette mystérieuse maison : elle y parvient ; mais c'est alors qu'elle sent sa force fléchir. En face d'elle se trouvait la sorcière du bateau, qui avait l'air de faire le guet pour favoriser un coup de main.

« Marianne ! Marianne ! dit Gabrielle, qui n'avait plus le courage de demeurer seule avec ses sinistres prévisions, ma bonne fille, levez-vous ! il ne s'agit plus de vos chimères, nous sommes dans un vrai danger... On nous a conduits au milieu d'assassins... La chose a été longuement préméditée, et ils doivent être en mesure de se défaire de nous... Prions Dieu, et voyons s'il y a moyen de rejoindre mon père !

— Oh ! chère demoiselle, ne bougez pas !... Oh ! de grâce, ne bougez pas !... Ils vont venir... ils n'ont pas besoin qu'on leur ouvre la porte... Ne croyez pas aux voleurs, aux assassins... c'était à Francilione... qu'il y avait de ces gens-là... ici il n'y a que des revenants !... »

Et les yeux de cette fille exprimaient le délire ; ses mains crispées tenaient la robe de sa maîtresse.

A ce moment, un grand bruit de chevaux, d'armes et de portes enfoncées éclata comme un tonnerre, au milieu de cette nuit silencieuse.

« On assassine mon père ! Marianne ! vous ne me retiendrez plus... Suivez-moi... allons à son secours ! » Et, s'élançant vers la porte, Gabrielle, belle et courageuse comme Jeanne d'Arc, l'ouvrit précipitamment, en criant d'une irrésistible accent : « Mon père !... mon père !... épargnez mon père !

— Brava, brava, ma Gabrielle, dit un beau jeune homme en lui ouvrant ses bras, tu es une vaillante fille, et je suis fier de pouvoir me dire ton frère !

— Francis ! toi ici ! et ma mère ?

— Notre mère se porte à merveille et ne sait rien de mon expédition ici.

— Et le comte ! où est-il donc ? demanda la jeune fille effrayée.

— Je ne l'ai pas encore vu, mais n'était-il pas avec toi, Gabrielle ? Une vieille femme, que j'ai fait arrêter en arrivant, m'a dit que je le trouverais à cet étage !

Gabrielle entra dans la chambre de son père ; il dormait profondément.









— Je  
un pare  
rait sui  
— Ne  
ront de  
le limo  
onnais  
ci, plein  
emblab  
du pape  
ouvrons  
mon pèr  
Quelc  
corté Fr  
père et  
Dès d  
pria Fr  
un pare  
Le je  
avis con  
rait att  
milieu  
cieté de  
les fêtes  
royant  
leur ai  
chamb  
sont ven  
l'une ta  
sur mon  
compag  
gaïse : j  
machin  
stantan  
gneurie  
sautera  
répond

Avan  
que sou  
fort ra  
Henri  
Anne,  
fut m  
avaient  
moins,  
fourru  
bleus,  
rons e  
Plus  
avaient  
prince  
avec t  
obtin  
rafiqu  
une fa  
ambas  
comm  
ion d



— Je le savais bien intrépide... mais dormir dans un pareil moment ! dit Gabrielle à son frère, qui l'avait suivie !

— Ne t'en étonne pas, dit Francis en baisant le front de son père sans l'éveiller, il aura pris un verre de limonade à la Veneranda. Ne t'effraye pas, j'en connais l'effet ; il n'est pas mortel, puisque je ramène ici, plein de vie, un homme que j'y ai trouvé dans un semblable état, et qui m'a puissamment aidé à obtenir du pape la petite expédition qui vous délivre. Toutefois, ouvrons portes et fenêtres et faisons respirer des sels à mon père, afin d'abrégier les effets du breuvage. »

Quelques-uns des soldats romains qui avaient escorté Francis aidèrent les jeunes gens à soigner leur père et Marianne qu'on trouva évanouie sur le carreau.

Dès que M. de Boisnancy eut repris ses sens, on pria Francis d'expliquer sa présence inespérée dans un pareil moment.

Le jeune homme raconta comment, par de faux avis concernant sa mère, qu'il croyait malade, on l'avait attiré à la Veneranda. « Quand je me suis vu au milieu de ces bravi, ajouta-t-il, j'ai parlé d'une société de jeunes Français qui se rendait à Rome pour les fêtes de Noël et qui devait me suivre de près. Puis, voyant que je ne les persuadais que médiocrement, je leur ai dit avec fermeté : « Montez avec moi dans ma chambre, j'ai quelque chose à vous communiquer. » Ils sont venus au nombre de six. Alors je me suis assis à côté d'une table où étaient mes armes, et mettant ma main sur mon nécessaire de voyage, qui était fermé : « Voyez, compagnons, ai-je dit, où en est notre industrie française : je n'ai qu'à presser un ressort sur cette petite machine remplie de projectiles pour faire sauter instantanément les plus solides forteresses. — Sa Seigneurie n'en fera jamais rien, dit l'un d'eux, car elle sauterait en même temps. — Qu'importe ? ai-je répondu en les regardant fixement. Si, par exemple,

j'avais été entraîné dans quelque guet apens, et que j'eusse affaire à des lâches qui ne craindraient pas de se mettre six contre un ! ne vaudrait-il pas mieux leur faire faire avec moi le voyage de l'autre monde que de leur laisser le plaisir de m'y envoyer seul ? »

« A ces mots, que j'accompagnais en jouant avec la batterie d'un de mes pistolets, je les ai vus s'éclipser un à un sans rien dire, et un moment après j'étais seul avec l'homme qu'ils avaient endormi, et maître absolu à l'hôtel de la Pêche Rouge. »

Gabrielle et son père embrassèrent Francis.

Cette fois encore une partie des hôtes de la Veneranda s'était enfuie ; l'autre était sous bonne garde.

La sorcière, interrogée et intimidée par des menaces, avoua qu'une affiliation de malfaiteurs s'étendait et correspondait de Naples à Rome et de Rome à Florence, que des mendiants, des domestiques, des postillons, des hôteliers et beaucoup d'autres personnes en faisaient partie et influençaient les voyageurs à leur insu et les attiraient à la Veneranda.

Cette femme confessa la part qu'elle avait eue à ces trames, et particulièrement à celle qui avait eu pour but la famille de Boisnancy ; elle ajouta qu'on devait partir au point du jour, après avoir dépouillé les voyageurs, prévoyant bien que Boisnancy reviendrait avec escorte, mais que la célérité du jeune seigneur français avait dépassé toute attente.

« Je vois bien maintenant, dit Gabrielle, qu'il n'y avait rien de merveilleux et de surnaturel dans les renseignements que cette prétendue sorcière m'a donnés sur notre famille.

— Et moi, ajouta le jeune chevalier de Boisnancy, je dois de grandes actions de grâces à la Providence, puisque j'ai sauvé mon père et ma sœur, quand je croyais seulement purger le pays de ce repaire de bandits qu'on appelle l'hôtel de la Pêche Rouge. »

ANGÉLIQUE ARNAUD.

## LE COUVEN DE SMOLNI,

### INSTITUT DES DEMOISELLES NOBLES, A SAINT-PÉTERSBOURG.

Avant Pierre I<sup>er</sup>, la Russie actuelle n'était connue que sous le nom de Moscovie, et ses relations étaient fort rares et fort indirectes avec notre Occident. Henri I<sup>er</sup>, roi de France, avait, il est vrai, épousé Anne, fille d'Yaroslaf, grand-duc de Russie, laquelle fut mère de Philippe I<sup>er</sup> ; des prélats moscovites avaient paru au fameux concile de Florence ; néanmoins, on ne connaissait guère de la Moscovie que ses fourrures de martre-zibeline, d'ours et de renards bleus, réservées à l'usage des souverains, des hauts barons et des grands seigneurs du temps.

Plus tard, sous la reine Elisabeth, les Anglais avaient envoyé une ambassade extraordinaire au grand prince de Moscou. Porteurs de riches présents et reçus avec tout le faste asiatique, les députés britanniques obtinrent du monarque moscovite l'autorisation de trafiquer à Archangel, et d'y établir un comptoir et une factorerie. Un demi-siècle s'écoule depuis cette ambassade qui assure à l'Angleterre le monopole du commerce des chanvres, métaux et bois de construction du Nord ; et cependant la Russie n'en demeure

pas moins un pays dont on ne parle que comme du Japon ou d'une région mystérieuse où n'ont encore pénétré que quelques voyageurs aventureux.

Tout à coup, à l'horizon boréal, apparaît, vers la fin du dix-septième siècle, un astre qui, empruntant ses rayons au soleil d'Occident, va répandre une vive lumière sur ces ténèbres. Le fils du tzar Alexis, Pierre, une fois sur le trône, mesure de son oeil d'aigle l'espace qui sépare son pays du monde civilisé, et son génie, forçant la nature et devançant les âges, décide que désormais son empire marchera l'égal des autres États européens. Pour avoir une marine, il se fait charpentier à Saardam, et des ingénieurs hollandais sont engagés pour lui créer une flotte sur la Baltique. Afin de résister aux incursions des Suédois, il improvise Saint-Pétersbourg à l'embouchure de la Néva, dans le golfe de Finlande, et, en 1703, du sein des marécages, surgissent, comme par enchantement, palais magnifiques, somptueux édifices, basiliques byzantines, chantiers de construction, une fonderie de canons, une amirauté. Sur le



fleuve majestueux qui sort des flancs du Ladoga, sont lancés des vaisseaux de premier rang, et les formidables batteries du port de Cronstadt défendent la cité vierge qui, détrônant Moscou la superbe, devient la véritable capitale de la Russie. Pierre I<sup>er</sup> ne sera plus le fabuleux grand prince de Moscovie, il sera empereur et autocrate de toutes les Russies, marchant de pair, traitant de puissance à puissance avec les premiers souverains de l'univers.

Mais c'était peu encore pour le régénérateur de la Russie que cette métamorphose subite d'une nation inculte, ébahie de voir ses boyards en perruque poudrée à blanc et en habit à la française; il légua à ses successeurs l'obligation de poursuivre, d'éterniser son œuvre. Après Catherine I, Pierre II et les impératrices Anne et Elisabeth, qui *naturalisèrent* dans leurs superbes résidences jusqu'aux moindres détails de l'étiquette de la cour de Versailles, aucun souverain russe ne comprit le génie réformateur de Pierre I<sup>er</sup> comme Catherine II, qui, sous plus d'un rapport, justifia le nom de Grande que l'histoire lui a conservé.

Parmi ses plus importantes créations, on peut mettre celle de l'institution des Demoiselles nobles, dont elle-même se déclara la surintendante et la protectrice. Elle n'y admit que les filles des hauts fonctionnaires civils ou militaires, ayant bien mérité de l'État, et trop peu fortunés pour subvenir convenablement à l'éducation de leurs enfants. Les statuts de l'établissement furent presque entièrement calqués sur ceux de la maison royale de Saint-Cyr, fondée par madame de Maintenon.

A l'endroit où commence le quai du Nord, construit tout en granit, et sans contredit le plus beau quai du monde, s'élève le dôme majestueux et les coupoles dorées du monastère de *Smolni*, qui, dans les premières années de la nouvelle capitale, servait de retraite à des pieux cénobites. Sur la rive gauche du fleuve, Elisabeth avait fait bâtir une maison d'une construction moins belle qu'imposante. Catherine II la consacra à l'éducation de deux cents demoiselles nobles. La supérieure de cette communauté dut être au moins la veuve d'un officier général; la plupart des inspectrices et surveillantes furent des dames étrangères. — Ces demoiselles eurent des maîtres pour la langue nationale, les principales langues étrangères, les sciences qui conviennent à leur sexe et les arts d'agrément. — Les bâtiments de l'ancien monastère furent réservés pour le même nombre de jeunes filles tirées de la bourgeoisie ou de la classe du peuple, qui y recevaient en même temps et l'éducation et l'assurance de leur liberté.

Feu l'impératrice Marie Feodorowna, mère des empereurs Alexandre et Nicolas, et des grands-ducs Constantin et Michel, se voua tout entière à la protection de cet admirable établissement, qui, sous son tout-puissant patronage, est devenu sinon l'égal, du moins le rival de la maison de la Légion d'honneur à Saint-Denis.

Voici comment il est administré maintenant :

Les demoiselles nobles y entrent à six ans et y restent douze années. — Les bourgeoises y entrent à onze ans et n'y restent que sept années. — Trois cents jeunes filles de la noblesse, deux cents de la bourgeoisie sont admises gratuitement; trois cents autres sont reçues en payant pension.

Dans les deux établissements, on ne donne pas moins de soins au développement physique qu'à l'édu-

cation. Bien que les jeunes filles ne portent que des vêtements fort simples, on leur a cependant quelquefois reproché d'être trop serrées dans leurs corsets, et de ne pas porter leurs robes assez montantes. Pendant l'hiver elles ont des petits mantelets de serge doublés de molleton pour ne pas s'enrhumer en traversant les corridors. Toutes sont coiffées en cheveux, et presque toujours à la grecque.

Elles se lèvent à cinq heures et se couchent à neuf.

Autrefois, les demoiselles bourgeoises seules étaient initiées aux soins intérieurs du ménage, mais par une heureuse innovation, chacune des demoiselles nobles, dans la première et dans la seconde division, est de service à son tour à la cuisine pour y apprendre à préparer les différents mets qu'on sert à la table des élèves, et principalement à faire ces petits gâteaux (*pirachki*) dont on est très-friand en Russie, même dans les plus grandes maisons, et qui sont, pour ainsi dire, la pierre angulaire de la pâtisserie nationale.

La nourriture est simple et abondante : à dîner, de la viande; au déjeuner et au goûter, du pain bis, *sec*, rarement du blanc; le soir, des légumes. Les élèves ne boivent que de l'eau ou du *kvass*, boisson rafraichissante composée d'eau et de farine fermentée : elles se trouvent fort bien de cette hygiène, et l'infirmerie ne renferme que très-peu de malades.

Pendant leur séjour au couvent, qui, comme nous l'avons déjà dit, est de douze années, les élèves sont réparties en trois *divisions* (*ottdelenii*) ; les plus jeunes, celles de six à neuf ans, portent le nom de *brunes*, de la couleur de leur robe; de neuf à quinze, elles restent dans la division des *bleues*; et de quinze à dix-huit dans celle des *blanches*. Après l'examen général pour la sortie des jeunes personnes âgées de dix-huit ans, il y a passage des brunes dans la division des bleues, et de celles-ci aux blanches, enfin admission de nouvelles petites élèves pour recruter la division des brunes.

A la tête de chaque division, subdivisée en plusieurs classes, dans lesquelles les élèves sont réparties selon leur degré d'instruction, se trouve placée une *inspectrice* ayant sous ses ordres autant de *surveillantes* qu'il y a de classes.

Les sérieux objets d'enseignement sont : le russe, les langues française, allemande et anglaise, l'histoire, la géographie. Pour les arts d'agrément : le dessin, la musique vocale et instrumentale (harpe et piano), le récit oratoire et la danse.

A chaque classe sont attachés des professeurs de chacune des branches du cours d'enseignement; ces professeurs sont choisis parmi les plus aptes et les plus instruits.

L'examen qui a lieu à l'époque de la sortie des demoiselles est une véritable solennité où l'impératrice exige que soit étalée toute la pompe imaginable. C'est elle-même qui préside à cette fête de famille, à laquelle assistent toutes les classes réunies des deux établissements noble et bourgeois. Tout ce que la capitale renferme de grands seigneurs, de généraux, d'ambassadeurs et d'étrangers d'un rang élevé, est invité à venir prendre part au triomphe des demoiselles couronnées, qui sont admises à l'honneur de baiser la main de leur souveraine, et d'être embrassées par elle. Le plus grand honneur, le plus précieux pour celles qui ont été reconnues comme les plus dignes, c'est le chiffre d'or de l'impératrice, qu'elles ont le droit de porter pendant toute leur vie.



Pour les demoiselles bourgeoises, il n'y a que deux divisions : les brunes et les bleues. — Même mode d'éducation et d'instruction, à l'exception des arts d'agrément; seulement plus de sollicitude pour les soins intérieurs et domestiques, plus d'application aux travaux d'aiguille en tous genres.

A la fin de chaque cours, la surintendante, les inspectrices, les surveillantes, les professeurs, en un mot tous les fonctionnaires qui forment le personnel de l'établissement, reçoivent des témoignages de la satisfaction et de la munificence impériales, des bagues en diamants, des fermoirs précieux, de riches épingles, un avancement de grade dans la hiérarchie civile, des sommes d'argent, des décorations, en un mot tout ce qui peut encourager à lutter de zèle, d'intelligence et de dévouement à cette belle œuvre.

L'impératrice confie l'inspection spéciale de la communauté de Smolni à un haut fonctionnaire civil ou militaire, ayant qualité pour venir s'assurer si tout s'y passe dans l'ordre voulu, si la nourriture y est de bonne qualité, si les élèves sont bien tenues, si rien n'est négligé de ce qui concerne les études sérieuses et autres objets d'enseignement. Ce fonctionnaire porte le titre d'*opékounne* (tuteur).

La surintendante du couvent des demoiselles nobles porte celui de *natchalnitza*, commandante en chef supérieure. — Ordinairement décorée du grand cordon de Sainte-Catherine, elle a sous ses ordres huit inspectrices (maîtresses) et quarante surveillantes ou sous-maîtresses. — Toutes ces dames ont pour uniforme une robe de soie bleu clair. Les professeurs

et autres hommes attachés à l'établissement portent dans les grandes cérémonies l'uniforme prescrit et l'épée au côté.

La communauté des demoiselles bourgeoises n'a qu'une directrice.

Un économiste est chargé des dépenses, et un caissier de la comptabilité.

Le revenu de la communauté est de six cent cinquante mille roubles.

Un autre établissement du même genre, l'institut de Sainte-Catherine, succursale des demoiselles nobles, situé sur le canal du même nom, fut fondé par l'impératrice Marie Feodorowna, en 1798, et mis sur le même pied que le monastère de Smolni. Deux cent cinquante élèves y sont entretenues aux frais des divers membres de la famille impériale, et trois cent vingt-neuf aux frais de leurs parents.

Une carrière indépendante est offerte aux jeunes personnes qui, ayant fini leur cours, et se trouvant sans avenir dans le monde, désirent se vouer à l'enseignement. Elles entrent dans une classe spéciale, à laquelle on a donné le nom de *pépinère*, d'où elles sortent maîtresses ou sous-maîtresses. — Il existe en Russie beaucoup d'écoles normales de ce genre. Y comprendrait-on mieux qu'en France que l'éducation des demoiselles est améliorée par les sages institutions dont le but est de former les personnes qui se destinent à la carrière si honorable et si pénible de l'instruction publique?

SOPHIE DESMAREST.

## LES ÉCONOMES DE MA GRAND'MÈRE.

Ma grand'mère, — je devrais dire ma bisaïeule, car elle m'avait précédé de trois générations dans la vie, la bonne, l'excellente femme; mais nous l'appelions tous grand'mère, enfants, petits-enfants, arrière-petits-enfants, gendres et brus; en tout une quarantaine de têtes blondes, brunes ou déjà grisonnantes, — ma grand'mère, dis-je, était le modèle des femmes économes. Elle possédait ce qui s'appelle en province une jolie petite fortune; mille écus de rente clairs et nets; c'était suffisant pour se procurer toutes les douceurs du confortable et même d'un certain luxe. Au lieu de cela, ma grand'mère occupait un appartement composé de trois petites pièces qui ne brillaient que par une extrême propreté; elle se contentait de deux modestes plats à son dîner; sa toilette ne lui coûtait presque rien; elle n'avait à son service qu'une jeune fille de quatorze ou quinze ans, d'abord par économie, et ensuite, disait-elle, parce qu'elle aimait les jeunes visages.

Le problème, tant discuté de nos jours, de la vie à bon marché, avait réellement été résolu par ma grand'mère; elle y était arrivée en diminuant ses besoins et en employant une foule de moyens économiques que lui faisait inventer son imagination vive et féconde malgré ses quatre-vingts ans. Ne croyez pas cependant que personne eût à souffrir chez elle; pour rien au monde elle ne l'eût permis; mais ses inventions opéraient des merveilles.

Je me souviens d'un poêle placé dans l'embrasure d'une porte qui chauffait à la fois deux petites pièces, d'une lampe suspendue au plafond dont l'abat-jour, en fer-blanc parfaitement poli, réfléchissait une lumière assez vive pour nous éclairer tous dans les jours, — jours mémorables de ma vie de bambin, — où ma grand'mère réunissait tous ses enfants autour d'elle. Dans son ameublement, dans sa toilette, elle faisait preuve d'un véritable génie. Elle employait tout; elle tirait parti de tout; ce qui ne servait pas à une chose était utilisé pour une autre. Lorsqu'un objet ne pouvait lui être bon à rien dans le moment, elle le mettait soigneusement de côté jusqu'à ce qu'il se présentât une occasion de le faire figurer sous un aspect quelconque. C'est ainsi qu'une ancienne robe se métamorphosait en housses de fauteuil; un manteau devenait une portière; les vieilles housses, à leur tour, habilement découpées par les mains encore adroites de ma grand'mère, formaient des couvre-pieds et des tapis *mosaïque* fort présentables; une chancelière était tirée de deux vieux chapeaux, une pèlerine d'une garniture de rideaux, et — ne riez pas, — tout cela était fort bien, fort à la mode surtout; ma grand'mère respectait grandement cette divinité capricieuse, et son esprit sut lui faire trouver le moyen d'être économe sans sacrifier l'élégance native, la grâce charmante qui la caractérisait.

Ces économies avaient un but? dira-t-on. Oui, et un



but bien noble; mais, comme ma grand'mère n'en parlait jamais, on voyait généralement dans sa manière de vivre une manie assez fréquente chez les vieillards, qui, sur le point de n'avoir plus besoin de rien, se croient toujours à la veille de manquer de tout, et les *économies de ma grand'mère* étaient devenues, parmi toute sa lignée, qui cependant respectait la digne femme comme elle le méritait, une sorte de dicton dont on riait souvent. Certaine cassette de bois de chêne, cachée sous le lit de ma grand'mère, qui, dans l'opinion de tous, devait renfermer des *monceaux d'or*, était le but des traits plaisants de chacun et en particulier de mon oncle Léon, le *richard* de la famille et, chose étonnante, le plus gai. Moi-même, tout gamin que j'étais, je me permettais, avec mes cousins et mes cousines, des plaisanteries assez irrévérencieuses au sujet des *économies* de ma grand'mère.

J'ai dit que la digne femme nous réunissait quelquefois chez elle; cela arrivait à Noël, à Pâques et surtout le jour de Sainte-Madeleine, sa patronne, la fête par excellence pour toute la famille.

Ce jour-là mes oncles, mes tantes, mes grands-oncles, mes grand'tantes, mon père, ma mère et tous les enfants arrivaient d'une, deux, quatre et même six lieues à la ronde, pour offrir leur bouquet et partager le repas, qui ne ressemblait en rien à celui de tous les jours; ma grand'mère ne prétendait nullement régler les autres sur son appétit de petit oiseau et sur ses goûts modestes.

Eh bien! en ces jours où elle mettait tout en œuvre pour nous recevoir, en ces jours, le croiriez-vous? les plaisanteries sur les fameuses *économies* n'étaient pas interrompues; c'était alors, au contraire, que la verve de mon oncle Léon s'exerçait avec le plus de bonheur, et mon père, *petit-gendre* de ma grand'mère, le secondait à merveille.

La bonne aïeule ne se fâchait pas. Douée elle-même du caractère le plus gai, elle prenait plaisir à tout ce qui amenait des propos joyeux.

Mais il arriva qu'à l'une de ces fêtes, mes tantes Dubreuil, deux vieilles filles qui vivaient ensemble de revenus modestes, ne partagèrent pas l'hilarité générale; d'ordinaire cependant elle ne leur faisait pas défaut. On attribua leur air soucieux à un reste de souffrance: elles avaient fait toutes les deux, successivement, dans l'année, une maladie grave et fort longue. L'année suivante, mon oncle Marcel, oncle à la mode de Bretagne, qui exerçait la médecine dans un petit village, se montra aussi grave que ses deux vieilles cousines lorsqu'on aborda le chapitre des *économies*. La troisième année, le parti des rieurs était encore diminué; c'était à n'y rien comprendre. Mon oncle Léon enrageait, et moi j'étais triste ce jour-là; ma cousine préférée, Mathilde, charmante enfant de dix ans, manquait à la réunion. Sa taille menaçait de se tourner, et elle avait été placée par sa mère dans un établissement orthopédique.

Deux années s'écoulèrent. J'étais alors un grand garçon de douze ans, fier de plusieurs prix remportés au collège; ma cousine était sortie de l'établissement grande, forte et droite comme un I. Je me proposais un grand plaisir cette année-là à la fête de ma grand'mère. Mais au moment de partir, ma mère m'annonça que mon père était forcé de rester à la maison. Cet incident me chagrina un instant; puis j'en pris mon parti, et la voiture qui nous emmenait, ma mère et moi, n'avait pas fait vingt tours de roues, que je riais d'avance du plaisir qui m'attendait.

Lorsqu'on nous vit arriver sans mon père, chacun se récria; ma mère donna pour motif de son absence une affaire de commerce très-importante; mais en disant cela sa voix tremblait; on eût dit qu'elle allait pleurer; ma grand'mère l'observa un instant en silence, puis se levant tout à coup: « Claire, lui dit-elle, suis-moi à la salle à manger; j'ai besoin de toi. »

Toutes deux sortirent ensemble. Quelques instants après, ma grand'mère rentra seule; elle traversa le salon sans nous rien dire, passa dans sa chambre à coucher, dont elle ferma la porte après elle; puis nous entendîmes rouler quelque chose de lourd sur le plancher. Moi, qui me piquais d'avoir l'ouïe très-fine, j'assurai que ma grand'mère venait de retirer sa cassette de sa place habituelle.

« Bravo! s'écria mon oncle Léon, nous allons enfin voir les beaux yeux de la cassette! »

Cette plaisanterie ne fit rire personne. On avait remarqué sur le visage de la bonne aïeule une expression d'inquiétude, et sans en connaître le motif, chacun commençait à la partager.

Ma grand'mère reparut; elle alla rejoindre ma mère; bientôt nous entendîmes dans la cour le galop d'un cheval, et nous vîmes Jean, l'homme de confiance d'une partie de la famille, partir au galop emportant une toute petite boîte que lui remit ma grand'mère. Celle-ci nous rejoignit un moment après; elle avait l'air radieux; ma mère, qui était entrée avec elle, paraissait profondément émue; ses yeux rouges disaient même qu'elle avait pleuré. Personne cependant n'osa faire de questions: on savait que ma grand'mère ne les attendait pas pour faire connaître ce qu'elle voulait bien qu'on sût.

Mais le repas fut moins gai que de coutume. Mon oncle Léon, privé de tout acolyte, était sans verve; même à la *petite table*, où je me trouvais avec Mathilde et les autres enfants, le *mal aria* se faisait sentir. Pour y mettre un terme, je voulus lancer une épigramme sur le sujet, suivant moi, le plus piquant: les fameuses *économies*. Mathilde m'arrêta au premier mot: « Taisez-vous, Jules, me dit-elle en évitant de me tutoyer comme de coutume; vous ne savez pas de quoi vous vous moquez. »

Je baissai la tête sans répondre; l'air et le ton de ma cousine m'avaient confondu.

Après le dîner, ma grand'mère s'assit dans son grand fauteuil pour faire sa sieste: « Vous savez que le bruit ne me gêne pas, nous dit-elle; causez donc, riez, mes enfants; amusez-vous comme si je n'étais pas là. »

La bonne vieille s'endormait souvent, en effet, au milieu de notre vacarme, qui d'ordinaire n'était pas petit. Ce jour-là tout le monde se fût endormi comme elle, tant était calme cette nombreuse réunion. Chacun s'observait, et l'on gardait le silence. Mon oncle Léon n'était pas homme à endurer un pareil supplice.

« Il y a ici quelque chose qui n'est pas naturel, dit-il en se levant soudain. Autrefois c'était une gaieté générale à la fête de ma grand'mère; nous nous entendions tous si bien! Mais, un jour, les cousines Dubreuil ont imaginé de ne plus rire; cela a fait une ombre au tableau. Le cousin Marcel s'est chargé d'y mettre la seconde; puis est venu le tour de Thérèse (la mère de Mathilde). Aujourd'hui ma sœur nous arrive avec des yeux humides; son mari, le seul qui sache encore plaisanter avec moi, a la mauvaise idée de rester chez lui. Me donneras-tu, Claire; le mot de cette énigme? »



— Si tu changeais le sujet de tes plaisanteries, répondit ma mère, on continuerait peut-être de rire avec toi.

— Et pourquoi changer le sujet de mes plaisanteries ? Autrefois on le trouvait très-bon : grand'mère elle-même riait avec nous. Non, tout cela n'est pas clair.

— Il a raison, reprit mon oncle Marcel, et... adieu les secrets. Je ne vois pas, pour ma part, qui m'empêcherait de dire comment ma grand'mère m'a ôté toute envie de me moquer de ses économies. Toi, Léon, tu es trop riche pour concevoir de la jalousie, et je devine que bon nombre de ceux qui sont ici ont, pour être aussi graves, des raisons semblables à la mienne. Voici le fait.

» Vous savez tous que le rêve de ma vie a toujours été de voir mon fils, qui, grâce à Dieu, n'est ni sot ni paresseux, entrer à l'école Polytechnique. Eh bien ! ce rêve menaçait de ne pas se réaliser. La profession de médecin de campagne n'est pas lucrative, et, faute d'argent, je me voyais forcé de reculer d'année en année l'entrée de mon fils au collège. Ces retards malheureux allaient le mettre dans l'impossibilité d'avoir terminé ses études à l'âge voulu pour entrer à l'école, lorsqu'un soir, après que nous eûmes, comme aujourd'hui, souhaité la fête à ma grand'mère, elle ouvrit devant moi sa cassette, et me dit en me remettant ses économies de deux années : « J'entends que demain Amédée entre au collège. » Il y entra en effet, et terminera ses études juste à vingt ans. Jugez combien je dois être reconnaissant envers ma bonne aïeule, qui a deviné le chagrin dont je ne parlais à personne ; un an plus tard tout espoir m'était ôté. Non, la manière de vivre de ma grand'mère ne provient ni de l'avarice ni d'une manie ridicule, mais d'une tendre sollicitude pour des enfants qu'elle chérit. N'est-ce pas vrai, cousines Dubreuil ?

— Oh ! oui, bien vrai ! répondit l'aînée des deux sœurs. Nous venions de faire l'une et l'autre une longue maladie, lorsque cette touchante sollicitude s'est étendue sur nous. Si nos revenus nous suffisaient en temps ordinaire, ils deviennent trop modiques dans les circonstances malheureuses. Ma grand'mère le savait, et un jour que j'étais encore au lit, que ma sœur convalescente me donnait ses soins, nous la vîmes arriver apportant douze cents francs, fruit de ces économies, dont nous avons ri si souvent. Oh ! toute ma vie je me le reprocherai !

— Et moi, reprit ma tante Thérèse, je demande chaque jour à Dieu et à elle de me pardonner. Si ma chère Mathilde est aujourd'hui droite et forte, au lieu d'être un pauvre enfant souffrant et contrefait, c'est à elle que je le dois, c'est elle qui a fourni les mille écus nécessaires pour faire entrer ma fille à l'établissement orthopédique. Pourrais-je oublier un tel bienfait ? »

Bien des dons faits à mes autres oncles et tantes, toujours avec le même à-propos, furent ensuite révélés ; ma mère seule n'avait pas encore parlé.

« A ton tour, Claire, lui dit mon oncle Léon, » qui commençait à s'émouvoir en entendant parler de souffrances que lui, riche, ne soupçonnait pas.

— Oh ! nous étions dans une grande inquiétude,

dit ma mère. Cette affaire de commerce dont je vous ai parlé, c'était un paiement sur lequel nous n'avions pas compté. Mon mari avait répondu pour un ami ; contre toute attente, aujourd'hui, jour de l'échéance, cet ami s'est trouvé sans argent ; le billet nous est revenu ; le créancier se montrait impitoyable. Ne voulant pas troubler la fête de ma grand'mère, j'ai dû laisser mon mari s'occuper seul de cette affaire ; mais, comme vous pouvez le penser, je suis venue la mort dans l'âme. J'étais bien résolue à ne pas parler de mon inquiétude ; mais comment cacher quelque chose à ma grand'mère ? Elle a deviné que je souffrais, vous avez vu comment elle m'a prise à part, il m'a fallu tout lui dire, et cette fois-ci la cassette s'est ouverte pour moi. Jean a déjà sans doute remis à mon mari la somme dont nous avions besoin. Oh ! qu'elle soit bénie mille et mille fois, la bonne et sainte femme qui nous sauve aujourd'hui de la honte d'un prêt, de la ruine peut-être ! soyez bénie, noble et respectable aïeule ! Ma mère, les yeux remplis de larmes, baisait la main de ma grand'mère toujours endormie, et moi, non moins ému, honteux et repentant de mes torts, je me jetai à ses genoux en m'écriant : « Pardonne-moi, grand'mère, pardonne-moi. »

Ma grand'mère se réveilla en sursaut.

« Que veut-il que je lui pardonne ? demanda-t-elle un peu troublée. Qu'a-t-il fait ? tiré la queue de Fox, cassé le sucrier de porcelaine ? »

Mais le sucrier était intact sur la table ; Fox, chien bien-aimé, dormait paisiblement au coin du feu ; la bonne aïeule ne comprenait rien à mon désespoir et à mes remords. Mon oncle Léon s'approcha.

« Oui, pardonnez-lui, dit-il, et pardonnez-moi aussi de n'avoir pas compris votre touchante générosité !

— Ma générosité ! Quelqu'un a donc parlé ?

— Oui, répondit la vieille cousine ; si c'est un tort, nous vous prions de nous le pardonner encore à tous ; nous n'avons pu nous taire plus longtemps.

— Et vous avez reconnu que les vieillards ne radotent pas si souvent qu'ils en ont l'air, dit en riant ma grand'mère. Relève-toi, Jules, ajouta-t-elle en m'embrassant. Mathilde, prépare la table à jeu. » Et se levant vivement, la bonne vieille coupa court aux témoignages de la reconnaissance la plus vive et des regrets les plus profonds qui lui étaient adressés.

A dater de ce jour, personne ne se permit plus la moindre plaisanterie au sujet des économies de ma grand'mère ; on en parlait, au contraire, avec attention ; chacun avait trop bien compris la générosité de celle qui se refusait mille douceurs, pourtant bien précieuses à son âge, afin de pouvoir, dans une circonstance pressante, venir en aide à des enfants tendrement aimés.

Pour moi, je n'ai jamais su, depuis lors, me occuper d'un calcul si petit qu'il me parût. « Cette apparence mesquine et ridicule, me disais-je, cache peut-être un motif noble et généreux. »

Ma grand'mère mourut. Sa cassette fut trouvée vide, preuve évidente d'un bienfait récent. Personne n'en conçut de la jalousie, tous ses petits-enfants, excepté ceux que la fortune avait largement favorisés, avaient tour à tour participé à ses dons. »

CAROLINE EMIEUX.

### ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la femme répudiée d'un de nos rois qui rendit cependant un grand service à la France, en lui donnant, par des négociations habiles, une reine

illustre par ses talents et ses vertus, et par la valeur et la sainteté de son fils ?



# LE PROGRÈS MUSICAL

## CATALOGUES GÉNÉRAUX DU PROGRÈS MUSICAL

N° 3.

Notre troisième catalogue se recommande, comme les précédents, par un assortiment très-varié de morceaux de musique pour tous les degrés de force et pour tous les goûts. De la musique difficile, moyenne, et facile ; de la musique de piano et violon, de la musique de danse et de chant, puis enfin de la musique religieuse, voilà de quoi satisfaire largement les lectrices du *Journal des Demoiselles*.

Nous ferons principalement remarquer deux rondos de H. Herz, sur des motifs de *Stradella*, opéra dû au savant compositeur Niedermeyer ; et un troisième rondo du même auteur sur *Torquato Tasso*, opéra du célèbre Donizetti. Puis

des variations par Rosenhain, sur *Belisario*, et une ravissante mélodie, *Veille sur mon enfant*, composée par l'éminent chanteur M. Audran.

Nous ne saurions trop rappeler à nos abonnées que, pour obtenir de la promptitude et de l'exactitude dans les envois de musique, il faut ABSOLUMENT que leur choix soit fait dans les catalogues de cette année, c'est-à-dire dans les numéros 1, 2 et 3 de 1855. Cette mesure indispensable est prise uniquement dans le but de prévenir quelques erreurs involontaires qui se sont glissées dans les catalogues de 1854.

## ÉDUCATION MUSICALE.

Il me semble, mesdemoiselles, qu'il y a bien longtemps que nous n'avons parlé de solfège. Dans nos dernières causeries sur l'art musical, peut-être un peu trop sérieuses pour de jeunes imaginations, nous nous sommes attachée à vous donner quelques utiles renseignements sur l'histoire de la musique en France, et une courte analyse de ses rapides progrès depuis l'époque de la révolution.

Il nous reste encore bien à vous dire sur ce sujet ; que de noms célèbres n'avons-nous pas à vous citer ! que d'œuvres immortelles à vous faire connaître, en vous les nommant toutes dans l'ordre de leur mérite et de leur époque ! Aussi, n'est-ce que pour ne pas perdre de vue ce cher et utile solfège que nous faisons trêve cette fois à notre revue historique et à nos citations abstraites.

Je me plais à croire que vous n'avez pas tout à fait oublié mes dernières recommandations sur cette base première de l'édifice par lequel vous espérez arriver à la connaissance approfondie de la musique. Cet édifice, c'est le talent, c'est la science ; la base première, c'est le solfège.

Hélas ! oui, sans le solfège, pas de salut ! Vous riez ? Vous savez que sur ce sujet je ne plaisante jamais ; que quand ma plume et ma parole ont touché ce mot magique, comme par un contact électrique, je n'em'arrête plus, que je deviens presque éloquent, et que je serais tentée d'entreprendre je ne sais quel projet gigantesque et hardi, de chercher je ne sais quelle tribune ou quelle chaire pour tâcher de conquérir à mon cher solfège une multitude de mignonnes prosélytes.

Je vois chaque jour des myriades de jeunes filles s'abattre sur tous les claviers plus ou moins justes et étudier pendant des temps infinis à tour de bras, leurs éternels exercices, le *mécanisme*, sans se soucier de la base salutaire et indispensable de tous ces travaux.

C'est une chose superficielle. Où est l'âme ? où est l'intelligence dans ce qu'on est convenu d'appeler le *mécanisme* ? De l'âme ! de l'intelligence ! vous les possédez pourtant toutes deux : l'une si belle ! l'autre si vive ! Mais, par malheur, on n'a pas appliqué vos riches facultés à la sérieuse connaissance de l'art musical. Jouer du piano, en très-bien jouer même, ce n'est pas savoir la musique. Ceci, je l'avoue, semble parfaitement paradoxal, et pourtant je suis sûre de vous convaincre au bout de quelques explications.

Si vous voulez apprendre la musique, ne commencez pas par le piano. Le piano, c'est la branche dont la musique est l'arbre ; mais la racine de cet arbre, c'est le solfège.

Oh ! je sais que c'est là que nous aurons, d'ici à quelque temps encore, de la peine à nous entendre.

Dites-moi : dans le domaine de l'instruction, qu'enseigne-t-on aux enfants tout d'abord ?

- A lire.
- Puis encore ?
- A écrire.

Bien ! voilà votre plan d'études tracé tout naturellement : lire et écrire correctement selon l'us classique ; il n'y a rien d'autre à enseigner quand on commence l'éducation musicale d'un petit enfant.

Quand je vous aurai redit cela sous toutes les formes, ou plutôt sur tous les tons, pour parler en musicienne, il faudra bien que cette litanie monotone finisse par amener quelques résultats.

Que de fois j'ai vu, dans ma longue carrière de professeur, les mères venir me prier d'enseigner le *piano* à leurs enfants !

— Mais, madame, disais-je avec quelque embarras, je ne puis, à aucun prix, enseigner le piano sans la musique. Or, pour savoir la musique, il faut avoir solfisé. Mademoiselle a-t-elle solfisé ?

— Oh ! je ne veux pas que ma fille chante, reprenait avec vivacité la mère inquiète ; ma fille est trop jeune, j'ai peur pour *sa poitrine délicate*, etc.

— Le solfège n'est pas le chant, répliquais-je avec quelque insistance. Peut-être mademoiselle votre fille n'aura-t-elle que peu ou point de voix ; peut-être même ses goûts et les vôtres ne la porteront-ils pas vers l'art du chant, qui constitue une étude tout à fait à part, un travail tout spécial.

Et, à bout de raisons, j'entreprenais les leçons de la jeune et gracieuse écolière, qui me jouait, du reste, avec une certaine vélocité de doigts, de ces *trompe-oïlle* comme la musique de piano moderne en fournait tant. J'étais étonnée de ces prodiges de patience, de ces longues heures dépensées au *mécanisme* pur, de ces études arides dans lesquelles l'intelligence était entrée pour si peu de chose.

Dans beaucoup de pensionnats de jeunes personnes, on a conservé l'usage de faire lire le *Psautier* en latin aux élèves.

Rappelez-vous bien ceci, mesdemoiselles : les jeunes



pianistes qui jouent du piano sans savoir le solfège et l'harmonie élémentaire sont comme ces enfants qui lisent le *Psautier*; elles forment un son, soit note ou parole, sans en comprendre le sens.

Et encore les lectrices du *Psautier* en latin sont-elles infiniment plus habiles que les pianistes dont je parlais tout à l'heure.

Les premières lisent à première vue sans rien comprendre, je le sais; mais enfin, elles lisent, au moins!

Les secondes.... je ne veux plus y songer, et je vais revenir à mes théories.

Évitez donc les longueurs et les aridités du méca-

nisme. Seul, le mécanisme est fait, je le dis nettement, pour dégouter à jamais les élèves les plus intelligentes. Je fais peu de cas de ces études obstinées de huit heures par jour, avec lesquelles on accable de pauvres jeunes filles. Voilà qui est plus fatigant pour la santé que la demi-heure quotidienne de solfège que je demande avec tant d'insistance.

Mais le mécanisme uni à l'intelligence, les deux études marchant de pair et s'entraïdant mutuellement, voilà le seul moyen d'enseigner et d'apprendre convenablement la musique.

JULIETTE DILLON.

## REVUE MUSICALE.

Depuis que le chantre de Pesaro a suspendu sa lyre muette aux pampres toujours verts de sa lumineuse patrie; depuis que Bellini, ce génie mélancolique chez lequel la vie de l'âme devait anéantir la vie du corps, a jeté au monde attristé son dernier adieu dans une suprême mélodie; depuis que Donizetti, tombé dans les limbes de l'enfance par l'abus des forces intellectuelles, a exhalé ce dernier chant du cygne, doux, triste et tendre comme toutes les notes échappées à sa pensée rêveuse, M. Verdi trône en souverain sur cette grande scène italienne illustrée par ses contemporains. C'est une route glorieuse, mais pleine de périls, que celle où ces trois génies si diversement inspirés ont laissé des traces ineffaçables, et éveillé d'éternels échos. Ne faut-il pas un immense courage à l'auteur du *Nabucco* pour entrer en lice avec ces ombres redoutables dont le moindre souffle est une mélodie, dont le moindre accent est une épopée lyrique? Le libretto d'*Il Trovatore* est un mélodrame amphigourique qui rappelle les beaux jours de Marty, ce roi sans sceptre du boulevard du crime. Le sujet sombre et bizarre du poème convenait parfaitement à la nature du talent de Verdi, qui aime à saisir et à peindre le côté violent des passions humaines. Aussi l'opéra séria qu'il vient de faire représenter aux Italiens a-t-il obtenu un très-légitime succès. Nous avons d'ailleurs remarqué dans l'ouvrage du maestro une modification très-sensible dans les procédés de son travail matériel. L'harmonie est devenue plus régulière, le chant n'est plus dominé par le bruit infernal des instruments réunis. La mélodie s'y détache d'une façon plus distincte et plus gracieuse. La ballade de l'introduction est écrite dans un style pittoresque et original; il y a dans l'andante à six-huit de la cavatine dite par Léonor un passage plein de passion et d'élan. La strette du trio qui termine l'acte est phrasée avec une excessive vigueur. On a trouvé généralement trop d'enclumes et de marteaux dans le chœur des Bohémiens. L'air du Comte est un morceau superbe que le public a fait répéter. Graziani l'exécute avec une ampleur de style, une énergie et une grâce qui le placent au premier rang des barytons. Dans un andante à cinq voix qui finit par des progressions harmonieuses de la plus grande élégance, madame Frezzolini produit beaucoup d'effet, quoique le médium de sa voix ne soit pas d'une émission assez facile. Nous pourrions encore citer beaucoup de morceaux dans lesquels se sont distingués Beaucardé et madame Borghi-Mamo, mais une trop longue analyse nous empêcherait de rendre compte à nos lectrices des autres compositions dont nous avons à les entretenir.

Au bon temps de La Fontaine, il n'était pas rare de rencontrer, trottant par le monde, des ânes académiques, des paons politiques ou des chiens philosophes. Je n'ose affirmer qu'on ne les connaît plus aujourd'hui que par tradition; mais ce dont je puis garantir l'exactitude, c'est que Marivaux, enterré depuis longtemps sous mille couches superposées de poignards, de poisons, de basses-tailles et de cymbales, Marivaux, condamné à mort par la gent épileptique des dramaturges et des instrumentistes modernes, Marivaux reparait lesté, pimpant, coquet, spirituel, au bruit d'une

musique simple et charmante qui rappelle les pastorales de Grétry. Saluons donc le *Chien du Jardinier*, de M. Grisar, quoiqu'il ne soit qu'un chien sans vergogne et sans conscience. L'ouverture de ce petit opéra est remarquable de grâce, de verve et d'originalité: des deux duos d'un genre absolument opposé qui commencent les premières scènes, le second,

Des clochettes de mes bœufs  
J'entends le carillonnage,

est plein de gaieté et de charme pittoresque. Ponchard, et surtout mademoiselle Lefebvre, s'y sont fait admirer par une verve et une finesse dignes de l'idée charmante qu'ils avaient à interpréter. La chanson de Faure, le chien du jardinier, a été redemandée. Un trio d'une bonne facture, un duo d'une véritable élégance, et le quatuor final, ont complété le succès de cette petite perle littéraire, due au talent de M. Lockroy, et admirablement enchaînée dans la musique gracieuse et originale de l'auteur des *Porcherons*.

O Weber! ô sublime reflet de la poésie germanique! chantre mélodieux et terrible qu'enfanta la patrie de Beethoven et de Mozart! voilà donc ton chef-d'œuvre, ton admirable *Freyschutz*, coupé, taillé, rogné sans miséricorde par M. Castil-Blaze! Voilà donc cette belle et savante partition que tu aimais, labourée, morcelée, écorchée par un orchestre qui ne possède à aucun degré les moyens d'exécution nécessaires à cet immortel ouvrage! Excepté madame Deligne-Lauters, fort remarquable dans le bel air du deuxième acte:

Le calme se répand sur la nature entière,

excepté aussi le célèbre chœur des chasseurs, chanté avec un ensemble et une précision qu'on n'osait pas attendre des choristes du Théâtre-Lyrique, le *Robin des Bois* de Weber transplanté sous la zone ingrate du boulevard du Temple nous a semblé une coupable profanation.

On a repris au Théâtre-Italien *Linda di Chamouni*, dont les souvenirs, dus aux beaux talents de mesdames Persiani et Sontag, n'ont pu altérer l'admiration du public enthousiaste pour la voix remarquablement belle et les effets prodigieux de vocalise de madame Gassier. Beaucardé, en abordant le rôle de Carlo, si complètement opposé à celui d'*Il Trovatore*, a fait preuve d'une souplesse de talent incontestable. Dans son duo du deuxième acte, Gassier a trouvé des élans pleins de puissance et de sentiment. Rossi, chargé du rôle comique, s'est montré à la fois bon chanteur et habile comédien.

MARIE LASSAVEUR.

La jolie romance de l'*Alouette*, que nous avons donnée dernièrement dans la comédie du même nom, vient d'être mise en musique, avec autant d'habileté que de grâce, par M. Charles Dancla, et se vend chez M. Reinz, éditeur, rue de Rivoli, 116. Nous pensons que nos lectrices seront bien aises de chanter ce que, nous aimons à l'espérer, elles ont lu avec quelque plaisir.



## LE PREMIER SALAIRE.

Tiens, regarde, petit frère,  
Ce que j'apporte à ma mère ;  
C'est de l'or ! n'y touche pas !  
Vois, mes deux mains en sont pleines !  
C'est que pendant deux semaines  
J'ai bien fatigué mes bras.

C'est qu'à présent j'ai la taille  
Où chez le pauvre on travaille,  
Où l'on occupe son temps :  
Le jeu n'est plus de mon âge ;  
Je suis un homme à l'ouvrage,  
Depuis un mois j'ai sept ans !

Avant que le jour paraisse,  
On me dit : « Point de paresse,  
Bien vite il faut t'éveiller. »  
Moi, je m'éveille sur l'heure,  
Et puis jamais je ne pleure  
Pour m'en aller travailler.

A l'heure où tu dors encore,  
Moi qui vois venir l'aurore,  
Après un bien long chemin  
A l'atelier je dois être,  
Ou la fêrude du maître  
Me ferait saigner la main.

Au métier où l'on m'attache,  
Tous les matins j'ai ma tâche.  
Pour ne point m'en détourner,  
Tant que n'est point achevée  
Cette première corvée,  
Le maître me fait jeûner.

C'est ainsi que de l'année  
Je passe chaque journée,  
Et quelquefois aussi, moi,  
Je regrette, petit frère,  
Le temps où, près de ma mère,  
Je me jouais avec toi.

Mais aussi, lorsque je pense  
Au jour qui me récompense,  
Quand ce jour que j'aime à voir  
Reparait chaque quinzaine,  
Je dis, oubliant ma peine :  
« Je serai riche ce soir ! »

Tiens, regarde, petit frère,  
Ce que j'apporte à ma mère ;  
C'est de l'or ! n'y touche pas !  
Vois, mes deux mains en sont pleines !  
C'est que pendant deux semaines  
J'ai bien fatigué mes bras.

Avec autant de richesse,  
Pour nous la pauvreté cesse ;  
Tu ne feras plus semblant  
De manger un mets trop fade :  
Le jeûne te rend malade ;  
Pour toi j'aurai du pain blanc !

Je veux que ma sœur Estelle  
Aux jours de fête soit belle  
Comme la fille d'un roi ;  
Je veux qu'elle ait le dimanche  
Beau bonnet et robe blanche  
Pour promener avec moi.

Je veux, avant toute chose,  
Que ma mère se repose ;  
Dès ce soir je lui dirai :  
« Ne va plus à ta journée :  
En repos toute l'année,  
Mère, je te nourrirai. »

Tiens, regarde, petit frère,  
Ce que j'apporte à ma mère ;  
C'est de l'or ! n'y touche pas !  
Vois, mes deux mains en sont pleines !  
C'est que pendant deux semaines  
J'ai bien fatigué mes bras.

THÉODORE LE BRETON,  
de Rouen, imprimeur en indienne.

## ECONOMIE DOMESTIQUE.

*Bouillon fait en une heure.* — Prenez 500 grammes de maigre de bœuf, hachez en très-petits dés, ajoutez, si vous en avez, des abattis de volailles ; mettez dans une casserole avec un demi-litre d'eau. Faites bouillir promptement, écumez et salez, couvrez hermétiquement ; au bout d'une demi-heure d'ébullition, passez le bouillon au tamis de soie, et servez-vous-en.

*Croûte aux champignons.* — Prenez des champignons bien frais ; pelez-les et rognez le bout de la queue, coupez les gros en deux ou en quatre, laissez les petits entiers. Jetez-les dans de l'eau fraîche, égouttez-les d'une cuillerée de vinaigre ; égouttez-les, mettez-les dans une casserole remplie d'eau bouillante, avec sel et cuillerée de vinaigre. Après un quart d'heure de

cuisson, ôtez-les et les mettez dans une autre casserole avec beurre, persil et ciboules hachés, du poivre, deux pincées de farine, sautez-les, et quand le beurre est fondu, mouillez avec une cuillerée d'eau chaude. Il faut dix minutes de cuisson ; liez la sauce avec deux jaunes d'œufs et un filet de citron ; arrangez ce ragout sur quatre tranches fines de mie de pain grillées et servez.

*Pommes de terre au jambon.* — Pelez des pommes de terre jaunes, lavez-les et faites les cuire à grande eau bouillante. Passez-les à travers une passoire ; mettez cette purée dans une casserole ; assaisonnez de poivre, sel, muscade, échalotes et persil hachés, quatre jaunes d'œufs frais, du jambon coupé en très-



petits dés, 125 grammes de beurre; quand le beurre est fondu et bien mêlé, versez cette préparation dans un plat creux, couvrez-la de chapelure et de quelques morceaux de beurre que vous placerez çà et là; faites prendre une belle couleur dorée, au four ou sous le four de campagne.

*Gigot à l'eau.* — Mettez le gigot dans une marmite, où il baignera dans l'eau à froid; quand l'eau est bouillante, ajoutez carottes, navets, branche de céleri, gousse d'ail, sel et poivre. Faites bouillir à grand feu autant de quarts d'heure que le gigot pèse de demi-kilogrammes. Servez très-chaud avec une sauce au beurre et aux câpres.

*Ratafa d'oranges.* — Prenez douze belles oranges de Portugal, ôtez-en le zest, exprimez-en le jus dans une petite terrine, et jetez les chaires dans quatre pintes d'eau-de-vie, que vous aurez versées dans une cruche. Mettez dans le jus d'orange 2 kilogrammes de sucre râpé, faites-le fondre en le mêlant, ajoutez sucre et jus à la liqueur; bouchez bien la cruche, laissez infuser pendant un mois; passez à la chausse et mettez en bouteilles.

*Bichoff.* — Versez une bouteille de vin de Bordeaux dans une soupière; faites griller deux oranges amères que vous aurez ciselées légèrement; lorsqu'elles sont bien chauffées partout, mettez-les dans le vin avec de la noix de muscade râpée et deux clous de girofle réduits en poudre; couvrez et laissez infuser pendant vingt-quatre heures; après ce temps, retirez les oranges, pressez-les; sucrez la boisson avec une demi-livre de sucre; passez le tout au tamis de soie et servez-vous-en.

*Huile de citron.* — Couper les zestes de huit citrons, mettre infuser six semaines en remuant souvent dans un pot d'eau-de-vie, avec deux livres de sucre râpé, retirer les zestes de citron, puis passer au papier gris.

*Angélique.* — Demi-livre de bâtons d'angélique, coupés assez minces dans un pot d'eau-de-vie pendant quarante-huit heures; ôter l'angélique, faire un sirop assez épais avec deux livres de sucre, et passer au papier gris; mettre un peu de feuilles d'angélique dans l'infusion, afin d'y donner de la couleur.

## CORRESPONDANCE.

Le carnaval se promène-t-il encore chez toi, ma chère amie? Ici on le cherche toujours; mais le trouver... c'est autre chose. Le temps n'est plus des magnificences carnavalesques. C'est en vain que l'on demande aux boulevards cette longue file de voitures toutes chamarrées, toutes empanachées, toutes enrubannées, qui s'y promenaient autrefois aux jours gras, et portaient de si beaux masques, des masques du grand monde, s'il vous plaît!

Alors c'était la belle société qui se déguisait et se donnait en spectacle au peuple. Tu juges si c'était le beau temps... On ne voyait que riches et pittoresques costumes, charmantes allégories, charges piquantes, et je gage que les gamins de Paris se sentent encore venir l'eau à la bouche au souvenir d'une agréable pluie de dragées et d'oranges que certains groupes italiens répandaient autour d'eux pour se donner un air vraiment romain. De toutes ces merveilles, il ne reste aujourd'hui que le bœuf gras, l'éternel bœuf gras, qui se traîne toujours péniblement dans les rues avec son maigre cortège. Mais telle est pour le Parisien la magie de ce mot *bœuf gras*, que chaque année, quelque temps qu'il fasse, qu'il pleuve, qu'il vente, qu'il neige, on le voit (le Parisien, non pas le bœuf, on pourrait aisément s'y tromper) dès le matin en habit des dimanches, la canne à la main, marchant à la rencontre du héros de la fête. Les uns, pour être plus sûrs de ne pas le manquer, stationnent à l'angle des rues avec une patience inaltérable; les autres parcourent les boulevards jusqu'à la nuit tombante, suivis de leurs enfants et petits-enfants, et cherchant du regard ces masques fameux qu'on n'y rencontre plus.

Cela se passe ainsi depuis bien des années, et cette année c'était comme d'habitude, à la différence près que le bœuf ne se trainait plus, puisqu'il était lui-même traîné dans un char qui visait à l'antique, et qui ajoutant de la nouveauté au spectacle, excitait encore plus la curiosité du public. Aussi des flots de Parisiens se pressaient-ils plus nombreux que jamais

sur les boulevards, avant, pendant et après le passage du triomphateur. — Pour charmer l'attente de tous ces curieux, de temps en temps apparaissait à l'horizon le bonnet pointu d'un Pierrot, la foule alors se dressait sur la pointe des pieds et témoignait de son contentement; puis on restait environ une heure à savourer le plaisir d'une si charmante apparition, jusqu'à ce qu'une ombre de turban, un semblant de Turc daignât se montrer; alors c'étaient des cris de joie, un enthousiasme que les gardes de Paris et les sergents de ville avaient grand-peine à modérer.

Abritée derrière ma fenêtre, je contemplais cet agréable spectacle en compagnie de Florence et de mesdemoiselles Louise, Berthe et Germaine, trois charmantes amies que j'avais réunies chez moi pour leur faire partager les avantages d'un appartement sur le boulevard, avantages qu'elles appréciaient fort peu en cette circonstance.

« Voilà donc, disait Louise avec un certain dépit, les réjouissances du carnaval dans notre beau Paris; c'est brillant!

— Eh bien! vous le voyez, ajoutait Berthe, il n'en faut pas plus pour amuser ce peuple français réputé le plus spirituel de l'univers.

— De quoi vous plaignez-vous, mesdemoiselles? répartit Germaine, la plus jeune de nos amies et sœur cadette de Berthe; ne serez-vous pas bien dédommées ce soir? vous danserez, vous assisterez à de belles fêtes; mais moi, qu'ai-je à attendre du carnaval?

— Consolerez-vous, Germaine, nous vous raconterons nos plaisirs, et vous en jouirez comme nous.

— Je crois que vous en aurez long à nous dire, mademoiselle Louise, dit Berthe. Un bal travesti dans votre faubourg Saint-Germain, cela doit être brillant. Quel costume porterez-vous?

— Un costume grec, et un vrai costume grec, mesdemoiselles, ce qui n'est pas chose si facile à trouver que vous vous l'imaginez peut-être; car les contre-façons ne manquent pas.



— Votre costume vient donc directement d'Orient, Louise? interrompis-je.

— Pas tout à fait; mais je suis sûre de son exactitude, puisque je le tiens d'un savant qui a fait plus que visiter et étudier la Grèce, puisqu'il y est né!

— Et d'où vous vient, ma chère, l'honneur d'associer un savant à des détails de toilette?

— Ce savant est ami de mon père, Jeanne, cela vous explique tout. Je lui confiai mon projet et lui demandai ses conseils. « Un costume grec, me répondit-il, très-volontiers; mais lequel? Savez-vous bien qu'il y a en Grèce autant de costumes qu'il y a de provinces, de localités, de villages? — Je m'en rapporte à votre goût, dis-je. — Eh bien, prenez le plus simple, qui est aussi le plus joli, le costume Moréote, celui que portent les dames d'honneur de la reine de Grèce, et sous lequel l'Allemagne a admiré mesdemoiselles Rose Botyaret, Phokni, Maornichalia et Reinetz. Il se compose ainsi : Un long jupon de soie avec des franges d'or; ne pas épargner l'étoffe, afin que les plis soient nombreux. Un corsage de soie d'une autre couleur qui prenne bien la taille et s'ouvre par devant avec des manches larges, retombant par-dessus les mains en forme de feuilles de vigne; les extrémités garnies de broderie. Enfin, par-dessus le corsage une casaque en velours, unie ou couverte de broderie en or. Les manchettes de la chemise doivent être très-larges et être brodées. Le devant de la chemise en batiste très-fine, la chevelure en bandeaux, et la tête ornée du long fez rabattu sur l'oreille. » Je remerciai mon savant, comme vous pensez bien, et m'empressai de faire exécuter mon corsage d'après sa description, en choisissant la jupe bleu de ciel et le corsage jaune, mais sur lequel la casaque de velours noir légèrement brodée ressort admirablement.

— Que cela doit être riche, élégant et flatteur, surtout pour une brune! dimes-nous en chœur. Qu'est-ce que nos modes à côté de celles-là?

— Des modes bien mesquines, et surtout bien prétentieuses? reprit Louise. Que pensez-vous donc de la Grèce, qui préfère nos robes à volants et nos crinolines à ce beau costume si riche et si pittoresque, et qui laisse chaque jour tomber en désuétude ce qui a fait l'admiration de tous les étrangers?

— Est-ce possible, Louise? s'écria Florence en riant. Une Grecque en crinoline! cela est par trop plaisant! N'était-ce pas bien assez que les Françaises et les Anglaises se donnassent ce ridicule?

— C'est une conséquence de l'esprit d'imitation, chère Florence, répondis-je; ce maudit esprit se rencontre partout; il ne faut donc pas nous étonner que la Grèce copie nos modes, comme elle cherche à copier les usages, les mœurs, les lois d'autres peuples; bientôt aucun pays n'aura plus de caractère propre.

— C'est pourquoi il est à craindre, reprit Louise, qu'avant un demi-siècle, si on n'y prend garde, nous n'ayons perdu jusqu'aux traces du costume oriental.

— Bah! dit Florence, n'aurons-nous pas toujours des tableaux pour nous en conserver le souvenir?

— Et si ces tableaux ne sont pas exacts? J'ai entendu dire à mon savant que la plupart des peintres qui traitent des sujets orientaux ne se gênent pas pour dénaturer les costumes et les arranger à leur fantaisie. Il en est de même, ajoutait-il, pour le beau ciel de ce pays, pour la pose caractéristique et la physiono-

mie si fortement accentuée de ces enfants du lever du soleil. La couleur locale est en général négligée. Ce n'est pas là l'Orient, ce n'en est que la parodie, telle que nous la voyons parfois au théâtre.

— Concluons alors, Louise, que pour connaître l'Orient il faut l'avoir vu, de ses propres yeux vu; mais il ne manque pas de gens qui, en ce moment, se passeraient fort bien de cet avantage...

— Pauvres soldats! comme ils doivent souffrir loin de leur patrie, de leur famille, et exposés à toutes les rigueurs de l'hiver dans ce rude climat! dit Germaine, et une larme lui mouillait la paupière.

— Et pourtant jusqu'ici leur bonne humeur ne s'est pas démentie, ajouta Berthe. Mais ne croyez-vous pas que ce qui soutient nos soldats au milieu de tant de privations et de souffrances, c'est l'intérêt que tout le pays leur témoigne?

— Certainement, dis-je. Cela leur donne du cœur de savoir que tous leurs compatriotes pensent à eux, que pauvres comme riches veulent contribuer à adoucir leurs maux et à leur donner quelques jouissances; car jamais on n'a vu concours si unanime et si spontané. Il me semble que cela rappelle le bon temps des croisades; alors comme aujourd'hui, toutes les pensées, tous les regards étaient tournés vers cet Orient où combattaient nos preux chevaliers.

— Seulement, interrompit Florence, au lieu de broder des écharpes, les demoiselles font maintenant des gilets de flanelle, ce qui est sans doute plus prosaïque, mais beaucoup plus utile et beaucoup plus goûté du soldat par le temps qui court. Dans un seul pensionnat, les jeunes filles ont confectionné soixante-seize de ces gilets. Qu'en dis-tu, Jeanne?

— Je dis que c'est là une très-bonne idée, et que les sœurs de charité qui soignent nos soldats en Crimée vont voter des remerciements à ces jeunes filles. Elles sont si heureuses, ces bonnes sœurs, quand elles peuvent procurer quelque bien-être à leurs malades! On dit que leur dévouement ne tarit pas, et qu'elles oublient tout ce qu'elles ont à souffrir elles-mêmes, pour soulager les autres. On les voit partout, au chevet des blessés, comme au chevet des mourants, portant à chacun une parole de résignation et d'espérance. Que deviendraient nos pauvres soldats s'ils n'avaient près d'eux ces anges consolateurs qui leur montrent le ciel quand la terre les abandonne! Pour moi, Jeanne, continua Berthe, ce qui me touche surtout, c'est de voir nos bonnes sœurs et les dames de charité protestantes, oubliant la différence des cultes, donner aux deux armées alliées l'exemple de la fraternité et mettre en commun soins, travaux, fatigues.

— Oui, ma chère amie, tu as raison, il est touchant de voir les deux communions séparées se réunir au moins dans la charité. C'est que qui dit charité dit paix, conciliation.

— Ajoute encore invention, reprit Florence, car vous saurez, mesdemoiselles, que l'on vient de donner à New-York, au profit des pauvres, un bal d'un genre tout nouveau et certes assez original. A ce bal les dames figuraient, voire même les plus riches et les plus haut placées, en costumes d'honnêtes femmes du peuple, et les hommes en tenue de modestes ouvriers. Ainsi le velours, la soie, les bijoux, étaient remplacés par des vêtements de calicot; c'était sans doute une fête moins brillante que celle où assistera Louise, mais on assure qu'elle n'en fut que plus gaie et plus animée. Le lendemain, chaque danseur et chaque



danseuse vint déposer entre les mains de la maîtresse de la maison son costume complet afin qu'il fût distribué aux pauvres. C'était une condition imposée aux invités et à laquelle ils s'étaient soumis de bonne grâce, non pas en abandonnant des toilettes de bal fleuries, mais en faisant faire des vêtements neufs avec les étoffes d'un usage général dans la classe ouvrière.

— Voilà qui est ingénieux, s'écria Louise?

— Et cependant, si l'on vous proposait d'abandonner votre beau costume grec contre une robe de cotonnade, cela ne vous irait pas trop, mademoiselle Louise, dit timidement Germaine.

— Pas plus qu'il ne vous irait, chère petite, de renoncer à votre jolie robe de popeline, à votre talma de velours, à votre chapeau de peluche blanc si gracieusement orné de rubans roses; mais pour les pauvres, il n'est pas de sacrifices qu'on ne fasse, et si nous n'avions plus d'autres moyens de les secourir, nous saurions bien aussi, comme le bon saint Martin, abandonner un petit bout de notre manteau. Mais voyons donc, Florence; vous ne nous aviez pas encore dit quelle toilette vous portiez au bal de l'Hôtel de ville. Je suppose que vous n'avez pas arboré le calicot blanc.

— Cela eût été très-déplacé dans de pareils salons, et j'aurais couru grand risque de rester à la porte en punition de mon impertinence. Vous saurez, mesdemoiselles, que la fête a été splendide comme d'habitude, mais beaucoup mieux composée que les années précédentes, parce que les billets d'entrée étant signés par chaque invité, on n'avait plus le droit de les placer à n'importe qui. C'est à cela que j'ai attribué le luxe extraordinaire des toilettes; jamais je n'ai vu tant de dentelles et de diamants. Figurez-vous une robe de velours épinglé fleur de Chine, recouverte d'une seconde jupe en point d'Alençon; cette jupe relevée d'un côté par un bouquet de marguerites en diamants, le corsage garni des mêmes dentelles et des mêmes fleurs, ainsi que la coiffure; puis des robes de drap d'or et de drap d'argent formant une légère traînée et des diamants en forme de cache-peigne.

— Tout cela est magnifique, Florence, mais ne nous dit pas ce que vous portiez.

— Moi, Louise, je ne m'étais pas départie de ma simplicité. D'abord vous savez que je suis vouée au blanc; ainsi : robe d'organdi blanc à double jupe brodée en pois blancs et terminée par un large feston blanc; la seconde jupe relevée d'un côté par un nœud, non pas blanc, mais bleu, Louise; le même nœud, beaucoup plus petit, se retrouvant sur les épaules, où il soutenait les draperies du corsage et relevait les trois garnitures festonnées qui forment les petites manches; dans les cheveux, légèrement relevés, des liserons bleus retombant en traînes sur le cou.

— Voilà qui est bien, et je vois que ce n'est pas à tort, Florence, que l'on vous fait dans le monde la réputation de vous mettre toujours avec goût en même temps qu'avec simplicité.

— C'est un exemple que nous devons toutes imiter, mes chères amies, ajoutai-je, car ma mère me dit toujours que c'est à la simplicité que l'on reconnaît les jeunes filles bien élevées; gardons-nous donc d'imiter le luxe que nous voyons autour de nous; que notre toilette soit toujours sans prétention, que jamais elle ne vise à l'effet; fuyons les regards plutôt que de les chercher; la modestie doit être notre plus bel ornement. »

Sur ce, nous levâmes la séance; le soir venait, nous n'avions plus rien à espérer du carnaval; ces demoiselles prirent congé de moi, et pendant qu'elles regagnaient leurs pénates, je m'empressai de te rendre compte de notre longue conversation; maintenant au revoir, à huit jours; je vais m'occuper de la planche.

Mardi, 28 février.

Huit jours changent bien la face des choses, ma chère amie. Nous voici en carême : replions nos robes de bal, serrons rubans, bijoux et fleurs, c'est le temps de la pénitence et du recueillement. Est-ce à dire qu'il faille prendre le cilice et couvrir notre tête de cendres? Non, rassure-toi; le goût du siècle pour le moyen âge n'a pas encore été jusqu'à ressusciter les austérités de nos pères, et je crois que nous pouvons dormir tranquilles à cet égard... Mais quelles seront donc nos mortifications?

— Tu me le demandes? et c'est ce que je voudrais savoir aussi. Jusqu'ici je ne trouve que des douceurs à ce carême qui de loin se fait si noir, et je ne crois pas qu'il m'apporte jamais une mortification pareille à celle de ces pauvres dames qui, sorties de chez elles à huit heures et demie pour aller au bal de l'Hôtel de ville, ont dû prendre la queue aux Champs-Élysées, et n'ont pu pénétrer dans les salons qu'à onze heures, toutes morfondues de cette faction de deux heures et demie, par un froid de dix degrés : cette héroïque ardeur pour le plaisir, cette constance à supporter une terrible souffrance, ne méritent-elles pas d'être mises en parallèle avec tout ce qu'on nous raconte de notre brave armée de Crimée ? Il est vrai qu'elle n'est pas aussi durable, car le lendemain on les retrouvait toutes dolentes dans leur intérieur. Mais revenons au carême : si j'ai renoncé au monde, en échange de ses bruyants plaisirs, j'ai trouvé les douces joies de la famille; en échange de l'agitation, de la fatigue, du vide qui résultent d'un bal, je goûte le repos, le calme, le bonheur que donne une vie égale et remplie d'utiles occupations... Au lieu de rêver tout le jour à ma toilette du soir, j'aide ma mère dans les soins du ménage; je l'accompagne dans ses visites aux pauvres, j'assiste avec elle aux cérémonies religieuses; dans mes moments perdus, je reviens à mes livres depuis si longtemps abandonnés pour toutes ces futilités du monde, et je me trouve le cœur mille fois plus content et l'esprit plus dispos. En vérité, ma chère, c'est une pénitence bien douce que celle-là, et je voudrais bien y être condamnée toute ma vie... Libre à toi, dis-tu peut-être? Hélas non! qui ne se laisse entraîner par le tourbillon? On ne veut qu'un bal, et en voilà un second, puis un troisième... il est trop tard pour reculer... enfin on se fait une telle habitude du monde et de ses plaisirs, qu'on croit ne plus pouvoir s'en passer. Comme on se trompe! Béni soit donc le carême, qui nous ramène au coin du feu!

J'entends une voix connue; la porte s'ouvre, c'est Florence.

— Déjà à l'œuvre? me dit-elle. Où en es-tu? Voyons que je lise. Tout cela est vrai, Jeanne; moi aussi j'aime le carême; il me semble qu'il me rend meilleur, que je réfléchis davantage, et que j'éprouve plus de douceur à prier...

— C'est le fruit d'une vie plus retirée et plus chrétienne, ma chère Florence; la foi s'endort quand on la laisse trop longtemps au repos, mais elle se réveille aux chants des fidèles, à la voix des prêtres qui font



entendre du haut de la chaire de si éloquentes et si sages exhortations, et alors nous élevons aussi notre cœur vers Dieu, et nous sentons qu'il est bon de l'aimer et de le servir. Mais la prière ne nous apprend-elle pas aussi à être laborieuses, chère amie? Oui! Prenons donc bien vite notre planche.

N° 1, Quart d'un mouchoir, tulle et batiste. Ce dessin, d'une disposition toute nouvelle, produit un charmant effet. Tu dois le broder complètement au point de plume; ce pointillé, qui se trouve dans les raies, t'indique l'endroit où tu dois placer ce tulle.

— Je prenais cela pour du point sablé.

— Non, ne t'y trompe pas, c'est la place du tulle. Sur ce tulle, tu broderas, toujours en point de plume, les petites feuilles dessinées. Dans le creux de chaque feston, feuille de rose, il faut également placer du tulle; les chiffres seront brodés au plumetis ou au feston; dans le bord, une valencienne serait du plus heureux effet. A propos de valencienne, ma chère Jeanne, sais-tu que l'on ne fait plus maintenant les médaillons en broderie entourée de valencienne, mais en valencienne entourée de broderie?

— Je veux bien croire que ces derniers soient plus nouveaux; mais on fait encore de l'un et de l'autre, ces deux genres sont jolis.

2, Col mousquetaire. Ce dessin se brode au plumetis sur nansouk double ou simple, ou sur mousseline simple. On pourrait aussi le broder en coton de couleur.

— Fi! Que dis-tu là? Les broderies en couleur, sur col et manches sont, à mon avis, du dernier mauvais goût.

— Ma chère, ce n'est pas l'avis de tout le monde, puisqu'on en voit, et en fait de goût, le meilleur est... Tu sais le reste. Aussi, pour celles qui aimeraient les broderies en couleur, je dis que l'on pourrait faire les pois des fleurs en coton blanc et les feuilles, ainsi que le feston du bord, en coton bleu, rose, etc.; la chaîne de pois, de deux couleurs: un pois blanc, un pois rose, etc.

3, Manchette assortie au col.

4, *Ernestine*, plumetis ou broderie anglaise.

5, Écusson pour mouchoirs, au plumetis avec jours dans le cœur des fleurs.

6, Bouquet au plumetis pour semé de bouillons, de canezous, de mantelets, etc.

7, Entre-deux plumetis et broderie anglaise, pour chemises, camisoles, etc.

8, Garniture allant avec l'entre-deux et ayant le même emploi.

9, Garniture pour manches pagodes, duchesses, bretonnes. Le dessin se compose de plumetis, de guipure, de feston ordinaire et de feston feuille de rose.

10, Autre garniture remplie de nouveauté et d'originalité. Elle se brode en guipure, mélangée d'œillets ou de pois; du feston feuille de rose et des roues dans les pointes des festons.

— Mais ce ne sont pas des roues que je vois dans la pointe du milieu.

— Non, Florence, c'est une ligne de broderie au plumetis que l'on met entre les lignes de roues, et qui peut très-bien se remplacer par un entre-deux de valencienne.

Ici finit la petite édition.

11, Dessin formant une grecque composée de pois ou d'œillets. Ce dessin peut servir pour bas de jupon, en le plaçant au-dessus de l'ourlet, ou bien pour des de-

vants de camisoles, des ornements de robes d'enfants, ou enfin pour bouillon, plaçant cette grecque verticalement sur plusieurs rangs; pour l'entre-deux qui fera le poignet, il suffirait de partager le dessin.

12, Dessin en broderie anglaise ayant le même emploi que celui du n° 11. Seulement, si on l'adapte à des bouillons, on devra le disposer en fond plein.

13, Bouquets détachés pour semé. On les brode tout au plumetis, ou tout au feston, ou bien on mélange ces deux broderies. L'entre-deux que tu vois au-dessous doit compléter l'ensemble de ces manches bouillons.

14, Bavette que l'on brode au plumetis, sur du piqué ou sur du coutil.

15, *Sylvine*, plumetis fin et jours.

16, *Emma*, plumetis et point d'échelle ou cordonnet fin.

17, Garniture feuille de rose et œillets.

18, Entre-deux allant avec le col et les manches des nos 2 et 3.

19, Qu'est-ce que ce mouchoir symbolique, Jeanne? Assurément ce n'est pas un mouchoir de bal...

— Non, c'est un mouchoir de première communion qui nous a été demandé par notre amie.

— C'est pourquoi tu y as placé tous ces emblèmes religieux? Mais tu m'avoueras que ce n'est guère la place d'objets si sacrés.

— La critique est aisée; mais que voulais-tu que je fisse puisqu'on me demandait de donner un caractère au mouchoir? Les emblèmes se font au plumetis, les anneaux entrelacés au feston feuille de rose. On pourrait ne faire que les anneaux si l'on voulait utiliser le mouchoir dans d'autres circonstances.

20 à 30, Patron (dû à M<sup>me</sup> Reynaud, dont tu connais déjà le talent) d'un costume écossais pour petits garçons de trois à quatre ans. Ce costume se compose d'une petite veste et d'une jupe qui a trente-cinq centimètres de longueur. Il se fait en cachemire ou en popeline gros bleu, ou gros vert, avec une bordure écossaise, que l'on pose en biais. Cette bordure, qui est également en cachemire ou en popeline aux vives couleurs, doit avoir dans le bas neuf centimètres de hauteur; la petite écharpe un mètre cinquante de longueur. Maintenant prenons les numéros par ordre.

20, Dos de la veste.

21, Petit côté.

22, Premier devant, côté droit.

23, Patte en biais. Cette patte se fait avec l'étoffe de la bordure.

24, Côté gauche du devant.

25, Moitié de l'escarcelle ou aumônière, qui est fixée sous les basques de la veste. Cette escarcelle est entourée, ainsi que l'écharpe, d'une petite frange.

26, Patte qui soutient l'escarcelle; il en faut une seconde tout à fait semblable, et que l'on pose sur les deux traits que tu vois près du mot ISABELLE.

28, Patron du bouillon qui se trouve dans le haut de la manche. Ce bouillon est froncé sur deux rangs; le trait, qui se trouve dans le milieu du patron, indique la position du second rang du bouillon.

29, Garniture de la manche; cette garniture, formant volant, se coupe presque toujours en biais.

30, Petite patte qui relève à la saignée la garniture de la manche.

31, Ensemble du costume écossais.

— C'est bien cela, Jeanne, je crois reconnaître un de nos petits merveilleux des Tuileries, car on ne voit plus que ce costume dans le petit monde élégant.



- 32, *Mary*, plumetis fin.  
 33, *Joséphine*, plumetis simple, feston, ou bien encore points de chaînette.  
 34, *Isabelle*, plumetis et pois ou œillets.  
 35, *Clémence*, plumetis ou broderie anglaise.  
 36, *Rosine*, plumetis.  
 37, *Palmyre*, plumetis.  
 38, Bracelet en perles au crochet.  
 39, Babouche que l'on fait en perles, sur canevas, ou que l'on brode au passé sur velours.  
 40, Chapeau chinois en carton que l'on recouvre de papier de couleur; ces chapeaux servent de bouchons pour les lampes.

— Ces trois derniers ouvrages conviennent parfaitement à des loteries, Jeanne; je t'en remercie, et je vais bien vite me mettre à l'œuvre, car je suis assaillie de demandes, et je rougirais de jamais rien refuser quand il s'agit des pauvres. En *carême* nous ne devrions travailler que pour eux. Mais voyons ce que dit ta gravure de mode... Une toilette de mariée en *carême*! Y penses-tu, Jeanne?... Quelle est la jeune fille chrétienne qui choisisse pour se marier le moment où l'église est en deuil?

— Et qui te dit que notre abonnée n'attendra pas aussi le temps de Pâques? Mais il est bien permis de préparer sa toilette à l'avance, d'autant plus que celle-ci est assez compliquée.

Robe de moire antique : la jupe unie, très-longue et très-ample, est recouverte par une broderie, au passé, faite avec du cordonnet de soie; cette broderie, d'une très-grande richesse, s'arrête à trente centimètres au-dessous de la ceinture; le corsage montant et à basques est retenu dans le bas de la taille par de légères petites chaînes de perles! le tour des basques est garni par une application d'Angleterre de trente à trente-cinq centimètres de hauteur; au-dessus se trouve une dentelle du même genre, haute seulement de huit à dix centimètres. Les manches pagodes sont composées de trois étages de dentelle et ornées dans le haut par quelques rangées de perles rappelant celles du corsage. Le revers du corsage, le col et les sous-manches sont aussi en application d'Angleterre, ainsi que le grand voile qui enveloppe la mariée. Dans les cheveux des boutons de fleurs d'oranger mélangés à de fines bruyères. Le bouquet de corsage est composé des mêmes fleurs; une triple rangée de perles entoure le bras au-dessus des gants à doubles boutons. — Le livre en moire antique, a pour tout ornement les chiffres entrelacés, formés par des perles de différentes grosseurs.

— Après une pareille explication, je n'ai pas besoin de te demander, ma chère amie, si ta mariée est de haute condition, car ce serait tout à fait déplacé qu'une jeune fille pauvre, ou même de modeste fortune, affichât tant de luxe le jour de ses noces. Du reste, de quelque condition qu'on soit, je trouve que la simplicité n'est jamais un tort chez une jeune mariée. Sais-tu quelle serait ma toilette en pareil cas?

Robe de taffetas blanc à double jupe, corsage montant, retenu par des boutons en perles fines ou en diamants (suivant la richesse de ma corbeille); col et manches de tulle ou en fine dentelle, ainsi que le voile, ombrageant la figure le plus possible; simple couronne de fleurs d'oranger... voilà pour l'hiver. En été, robe de mousseline des Indes avec voile pareil, même couronne, point de bijoux. Mais revenons à la gravure. Je suppose que cette élégante dame est la sœur de la mariée.

— Tu l'as deviné; tu ne t'étonneras donc pas que sa toilette rivalise de richesse avec celle de sa sœur. Elle porte une robe de taffetas rose; sur les volants sont posées des bandes ou rouleaux de vaporeux marabouts nuancés rose et blanc, c'est-à-dire qu'un petit morceau à peu près de 6 à 8 centimètres se trouve rose, et que celui d'à côté, même largeur, est blanc. Rien de coquet et d'élégant comme cette garniture. — Le corsage de cette robe est plat, montant; une rangée de boutons en pierreries ferme les devants; autour des basques sont placées sur deux rangs des bandes de marabouts comme aux volants. — Les manches se trouvent entièrement recouvertes par quatre garnitures partant de l'entournure du corsage. Ces bandes sont terminées par un rouleau de marabouts. — On en porte donc encore? — Surtout sur les robes de tulle; celles-ci sont formées par un revers de taffetas brodé de chaque côté par un tout petit rouleau de marabouts: ce revers devait se terminer au bas du dos et retomber en longs pans arrondis flottant sur la jupe. — Le col et les sous-manches sont en point de Venise. — Le mantelet jeté si gracieusement sur les épaules de cette jeune femme est en point de Venise; chaque rang de dentelle est séparé par un rang de marabouts: la dentelle du bas est d'une hauteur de 30 à 40 centimètres. — Le chapeau qui complète si bien cette toilette est en velours épinglé; sur le bord de la passe à jours est une bande de velours doublée de satin et de chaque côté découpée en dents creuses; entre chacune de ces dents est une rosette de petite blonde; d'un côté de la passe se trouve une touffe de feuillage de velours, frimée de marabouts; cette touffe, placée tout au bord de la passe, vient rejoindre la guirlande de mêmes feuillages, qui orne le dessous; cette guirlande est ensuite accompagnée par des bouillonnés de tulle et de blonde. — Ce chapeau, composé d'étoffes de deux couleurs, est également charmant. — Ainsi, Jeanne, je l'ai vu en taffetas gris perle, doublé de taffetas rose, avec les lisérés et la passe, et le frimé des feuillages de velours également rose. C'était tout à fait frais et joli. Que nous reste-t-il à voir maintenant? — L'aquarelle; mais il me semble qu'elle se présente bien toute seule.

— Certainement, il suffit de la regarder pour en être charmé; il me semble que tu te distingues, Jeanne; je ne me souviens pas que tu aies jamais rien donné, en fait d'aquarelles, de comparable à ces pêches, à ces raisins qui font rêver l'automne.

— Un instant, ma chère, ne passons pas au-dessus du printemps, je t'en prie. Avant les fruits viennent les fleurs, et avant les fleurs les petits bourgeons que nous serons si heureuses de voir pointer aux arbres.

— Mais en attendant nous ne voyons que du givre, et pas la moindre apparence de printemps?

— Patience, il viendra.

— Et, comme dit ton rébus de février : *Mieux vaut tard que jamais*. Est-ce cela?

— Sans doute, mi—œufs—veau—tare—que—ja—mets, ne peuvent faire que ce que tu viens de dire.

— Eh bien! je reste sur mon succès, et si tu m'en crois, tu termineras aussi; car ta lettre me paraît démesurément longue.

— J'obéis à Florence, ma chère amie, et je me tais. Peut-être trouveras-tu que j'aurais dû le faire plus tôt; mais l'amitié est mon excuse, et je compte sur elle pour te rendre indulgent.



# ÉPHÉMÉRIDES.

22 MARS 1676. — MORT DE L'AMIRAL RUYTER.

De Ruyter, né à Flessingue, en 1607, s'embarqua comme simple mousse, et devint successivement matelot, contre-maitre, pilote, officier, capitaine de vaisseau, vice-amiral et amiral. Il fit huit campagnes dans les Indes occidentales contre les Espagnols, ces anciens ennemis des Bataves; à deux reprises il chassa les corsaires d'Alger et de Tunis, et délivra les esclaves chrétiens. Envoyé par les Provinces-Unies au secours du roi de Danemark contre la Suède, il triompha de la flotte suédoise en deux batailles; mais ce fut surtout contre la France que ce grand capitaine signala ses talents et sa valeur. A la tête de la flotte des Provinces-Unies, il combattit les deux armées navales des puissances alliées, la France et l'Angleterre; il fit entrer dans le Texel la flotte marchande des Indes, dont les ennemis s'étaient flattés de s'emparer (1672), et garantit la sûreté des côtes de la Hollande.

L'année suivante, la guerre maritime recommença, et de Ruyter se distingua dans trois batailles consécutives qui se donnèrent durant le mois de juin entre la flotte hollandaise et les flottes d'Angleterre et de France. Le vice-amiral d'Estrées écrivait à Colbert: « Je voudrais avoir payé de ma vie la gloire que Ruyter vient d'acquérir. » De Ruyter n'en jouit pas longtemps: il fut blessé devant la ville d'Agousse en Sicile, dans un combat qu'il livra aux Français, et mourut dix jours après à Syracuse. Son corps, ramené en Hollande, reçut du peuple et des États des honneurs qui peignaient la reconnaissance publique, et l'on voit encore à Amsterdam le monument qui renferme les restes de cet homme qui, parti de si bas, s'est élevé si haut par son propre mérite et ses glorieux travaux.

## MOSAÏQUE.

Le bonheur souverain n'est pas dans les choses du corps, mais dans celles de l'âme.

ZÉNON.

L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres; celui qui sort content de votre entretien l'est de vous parfaitement.

LA BRUYÈRE.

L'aliment de l'âme, c'est la vérité et la justice.

FÉNELON.

Heureux qui peut rendre à son père et à sa mère tous les soins qu'il en a reçus dans son enfance! plus heureux encore qui leur rend leur sourire, leurs caresses, leurs joies, et y met autant de sentiment! Un grand âge est parfois une seconde enfance; pourquoi la piété filiale n'irait-elle pas aussi loin que l'amour paternel et maternel?

FERDINAND DENIS.

Les étourdis sont sujets à donner du chagrin à tout ce qui les entoure.

M<sup>me</sup> DE PUISIEUX.

## RÉBUS.

PROCES

